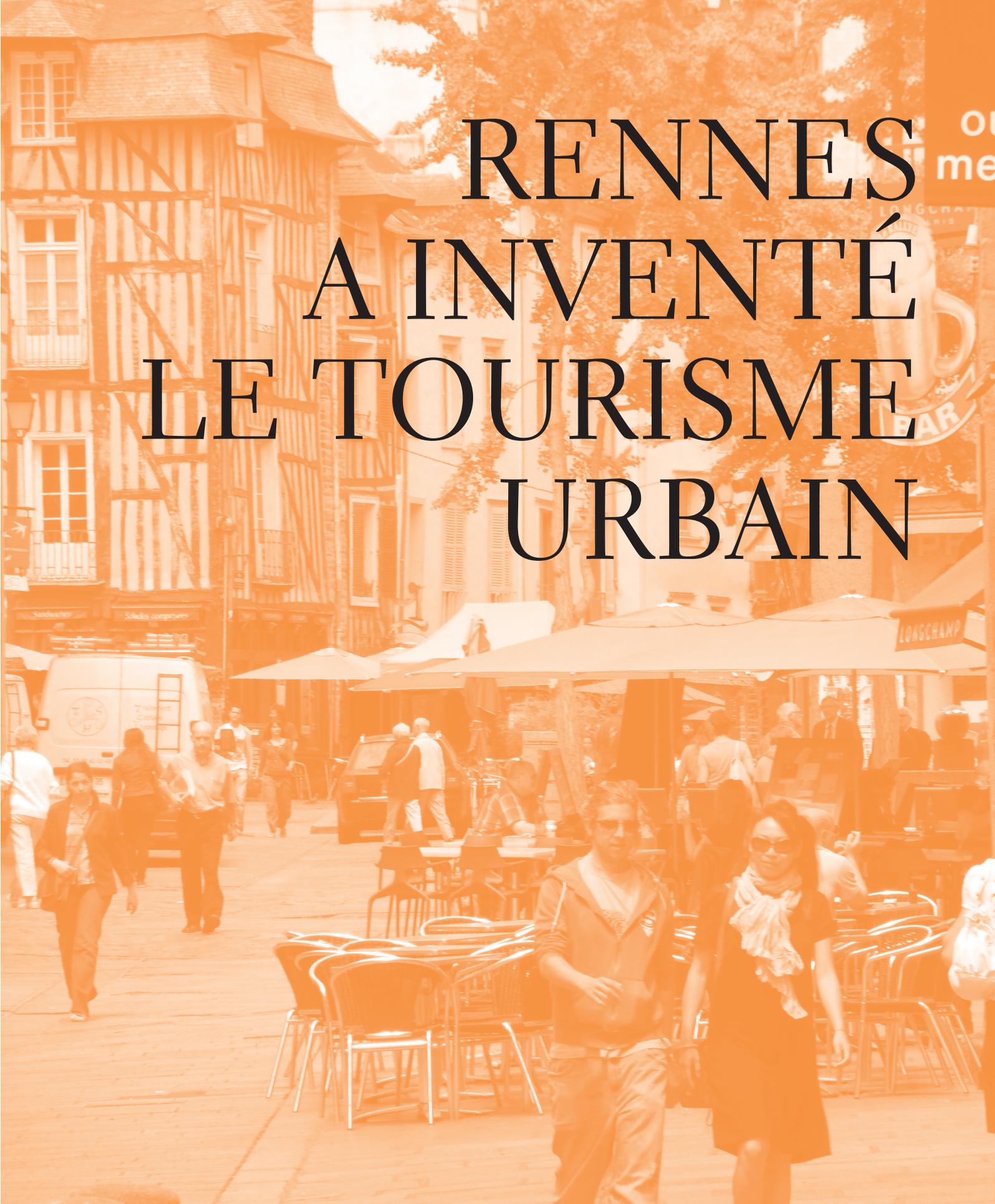


RENNES A INVENTÉ
LE TOURISME URBAIN

- 7** Dominique Irvoas-Dantec *Rennes s'est embellie et veut sa part*
- 13** Jean-Bernard Vighetti *La ville, destination touristique à part entière*
- 18** Éric Le Breton *Le parcours de Rose à Rennes*
- 26** Bernard Boudic *La « Ville invisible » d'Hervé Lelardoux*
- 27** Gwendal Simon *Visiter les villes : De la culture à l'industrie du divertissement*
- 33** Philippe Duhamel *Angers, Nantes et Rennes face à l'impératif touristique*
- 39** Sophie Chmura *L'image de Rennes à travers les guides touristiques français*
- 45** Georges Guitton *Rennes sous le regard critique des écrivains*
- 49** Christine Barbedet *Quoi de neuf à l'écomusée ?*
- 54** Lionel Prigent *Mont-Saint-Michel Ambitions et passions autour d'un projet patrimonial*
- 60** Thierry Guidet *Jean Blaise : « Faire de Nantes, chaque jour une capitale européenne de la culture »*



RENNES A INVENTÉ LE TOURISME URBAIN

CHIC

Bienvenue

Welcome

Herzlich willkommen

Bienvenido

Benvenuto

Üdvözlöm

Hosgeldiniz

Bem-vindo

Dobro došli

Tere tulemast

Selamat datang

Välkommen

Rennes s'est embellie et veut sa part

RÉSUMÉ > *Si la première activité du touriste urbain est la flânerie, la promenade, la déambulation, Rennes offre ces qualités d'ambiances tour à tour intimistes, solennelles, vivantes, festives, innovantes... qui séduisent le visiteur. De 1985 à nos jours, la mise en tourisme du territoire s'est étoffée. L'Office de Tourisme y participe en accueillant l'an dernier plus de 190 000 visiteurs et en faisant flèche de tout bois pour promouvoir Rennes comme destination touristique, en Bretagne et à l'étranger.*



TEXTE > **DOMINIQUE IRVOAS-DANTEC**

Lors d'un colloque international portant sur les mondes urbains du tourisme, Michel Lussault, alors président de l'Université Rabelais de Tours, caractérisait dès 2005 le tourisme urbain de « genre commun, qui organise et conditionne de plus en plus notre vie quotidienne, inventant de nouvelles pratiques touristiques portées par des groupes sociaux cherchant à se réapproprier l'essence du voyage ». En un mot, le tourisme urbain serait le fait d'un touriste qui ne veut plus être l'idiote du voyage.

Une ville agréable à regarder « tenue et entretenue »

Pour Rémy Knafou¹, la fréquentation touristique des villes repose sur deux ressorts, « la qualité d'un patrimoine bien mis en valeur et l'animation de la grande ville avec le champ des possibles qu'elle ouvre ». À Rennes, l'établissement d'un secteur sauvegardé de 35

Dominique Irvoas-Dantec est directrice de l'Office de tourisme de Rennes-Métropole et secrétaire générale de la conférence nationale permanente du tourisme urbain.



1. Professeur émérite à l'université de Panthéon-Sorbonne, président de l'Association pour le développement de la recherche et des études sur les tourisms.



L'offre doit être forte et diversifiée, pour déclencher la venue du visiteur.

hectares (approbation du plan de sauvegarde: 1985), l'obligation de ravalers les façades tous les dix ans (1981), la mise en place d'un secteur piétonnier (1978), la création de festivals – les Transmusicales (1978) internationalement reconnues, les Tombées de la Nuit (1980)... – l'éclairage de monuments ont participé depuis 30 ans, avec l'offre muséale, à cette mise en valeur de la ville.

En 1994, survient l'incendie du Palais du Parlement de Bretagne. Il émeut la France entière et réveille chez les Rennais et les Bretons, une conscience de la qualité de ce joyau. Au caractère exceptionnel du lieu historique, architectural, pictural, s'ajoute une dimension supplémentaire, celle d'une restauration exemplaire, expression des métiers et des savoir-faire qui ont su se transmettre. Il s'agit là d'un rare exemple en France d'une cour d'appel ouverte quotidiennement à la visite. Une convention, signée entre cette dernière et l'office de tourisme, en définit les modalités. La médiatisation de l'incendie, de la réouverture du Palais en 2000, des « Dix ans après... », a participé considérablement à la promotion de la ville où, de ce fait, il convient de s'arrêter. 31 400 personnes suivent en 2002 une visite du Parlement, 52 151 en 2004.

À l'héritage du passé et à sa restauration vient répondre la capacité de créer un patrimoine pour demain, valeur ajoutée à la Métropole d'aujourd'hui. Les Champs Libres, dessinés par Christian de Portzamparc, en liant trois entités – bibliothèque, Espace des sciences et musée de Bretagne – ancrent l'attractivité métropolitaine. La réouverture du musée des Beaux-Arts remarquablement mis en valeur, participe, aux côtés de l'Écomusée de la Bintinais, à l'offre muséale nécessaire à l'attractivité touristique. Et la qualité des jardins se prête à une découverte patrimoniale (le Thabor et Oberthür, dessinés par Bühler), paysagère, florale, botanique, scientifique...

L'offre doit être effective, forte, diversifiée, pour déclencher la venue du visiteur, même si, analyses, études, évaluations recourent la même information : la première et principale activité du touriste urbain est la déambulation, la flânerie, la promenade. Celle-ci suppose une qualité des espaces publics et des services proposés : « Les visiteurs sont en droit d'attendre un fini touristique urbain, des lieux tenus et entretenus, qui appellent une élévation des standards de qualité », affirme Rémi Knafou.

Des lumières dans la nuit

L'agrandissement du secteur piétonnier, l'élargissement des trottoirs en cœur de ville, la révision en cours du secteur sauvegardé, la création d'un centre de congrès et de vie citoyenne (2014-2015) dans un lieu patrimonial par excellence – le couvent des Jacobins restauré – la mise en place des zones de rencontres, les modes doux de circulation intégrant le système de vélos à la carte que les touristes peuvent agrémenter d'un audio-guide, concourent à la mise en tourisme de la Métropole.

L'attractivité touristique urbaine repose aussi sur une scénographie patrimoniale par la mise en lumière d'édifices (Bourges, Rouen, Le Mans, Nancy, Lyon...). Une première réalisation confiée à « Spectaculaires » sur l'Hôtel de Ville à Noël en atteste, dispositif qu'il serait souhaitable d'étendre et d'amplifier à la période estivale, afin, notamment, d'attirer la clientèle en villégiature sur la côte.

Une coopération souhaitée par Rennes Métropole avec Saint-Malo et Nantes se met en place, afin de favoriser l'échange de clientèle et de sensibiliser individuels et groupes à une itinérance urbaine avec pour point d'orgue le Mont-Saint-Michel...

L'office de tourisme : une bonne entrée en matière

L'office de tourisme de Rennes Métropole est une association du type loi 1901 qui compte 31 emplois en équivalent temps plein organisés en six pôles. Son territoire de compétence est la communauté d'agglomération. Présidé par Bernard Lefèvre, il a pour premier vice-président, Honoré Puil, vice-président de Rennes Métropole délégué à l'urbanisme commercial, à l'artisanat et au du tourisme. Une convention d'objectifs et de moyens signée avec Rennes Métropole en définit les grands axes stratégiques : développement du tourisme d'agrément et renforcement du tourisme d'affaires.

L'office de tourisme occupe depuis 1998, rue Saint-Yves, une chapelle du 15^e siècle restaurée, classée monument historique, qui s'ouvre désormais à l'ouest, rue Le Bouteiller, grâce à la réalisation d'un sas financé par Rennes Métropole. Il permet au visiteur d'appréhender le lieu dès le parvis, qui retrouve ainsi tout son sens. Une maison à pan de bois du 17^e siècle participe au charme du site, complétée par une architecture contemporaine qui borde le bâti au sud. Dernier témoignage de l'ancien hô-

Une coopération avec Saint-Malo et Nantes se met en place pour favoriser un échange de clientèle.

En selle pour une visite de Rennes à vélo. Crédit : Office de tourisme de Rennes Métropole



pital Saint-Yves, la chapelle aux fines sculptures ligériennes présente un Centre d'interprétation de l'architecture et du patrimoine qui évoque la ville et la métropole à partir des matériaux qui les composent.

Outre la démarche qualité, initiée en 2007, qui a permis l'obtention de la certification Afnor, l'office de tourisme a décroché ses quatre étoiles en 2009. Il est le premier en Bretagne à obtenir cette distinction, puis la marque « Qualité Tourisme ».

Le financement de Rennes Métropole a permis à l'office de se doter de moyens communs à d'autres villes du tourisme urbain, en développant à compter de 2006 un « service réceptif et des congrès » intégrant une centrale de réservation proposant différentes offres métropolitaines en matière d'hébergement, de visites et de produits packagés. Citypass, brochures pour groupes... complètent le dispositif que vient renforcer une campagne de communication financée par Rennes Métropole pour la cinquième année consécutive.

Un effort particulier pour l'édition

L'extension à la Métropole du label Ville d'art et d'histoire, délivré par le ministère de la Culture en 2005, favorise le déploiement des activités, qu'il s'agisse de visites programmées dans les différentes communes ou de pédagogie du patrimoine en faveur des scolaires (11 338 enfants en 2009). Cette sensibilisation participe au développement du tourisme de proximité et à la connaissance de la qualité urbaine contemporaine à travers la publication des guides-promenades. Vingt et un guides vacataires apportent leur concours à ce dispositif.

Les Éditions du patrimoine confèrent à Rennes une belle place dans leurs publications bretonnes (deux guides sur cinq), à travers *Le parlement de Bretagne* et *Rennes Métropole d'art et d'histoire*. La publication du guide « Cartoville » chez Gallimard, en français et en anglais (juin 2010), abonde le volet éditorial par la diversité des registres pro-

En 2009, plus de onze mille enfants ont été sensibilisés au patrimoine.

2. Les actes du colloque, publiés en français et en anglais, sont accessibles sur le site www.tourisme-urbain.com.





Les offices de tourisme doivent imaginer de nouvelles publications urbaines.

posés – shopping, restauration, hôtellerie, création – favorisant ainsi le plaisir de la déambulation. Les offices de tourisme doivent imaginer de nouvelles éditions urbaines : pour ce faire, la Conférence nationale permanente du tourisme urbain a passé commande à Stéphane Juguet, anthropologue urbain, d'une méthodologie déclinable par les Offices de tourisme qui le souhaitent afin de renouveler ce volet de la mise en tourisme de leur territoire.

Enfin, le site Internet de l'office de Rennes, traduit en langues étrangères (2005), revisité (2009), intègre un parcours virtuel en 3D. L'office concourt à fédérer les acteurs locaux et à faire connaître leurs talents au travers des expositions temporaires accueillies (le design, la mode, le forum *Adopter son patrimoine*, les Arts du feu...). À ce titre, il porte un festival goumand, qui, par l'émulation qu'il suscite, favorise la créativité du territoire et sensibilise le public à la qualité des produits proposés par les chefs, restaurateurs, crêpiers...

Une politique de réseaux

Lieu de réflexion, d'innovation et d'expérimentation, la Conférence nationale permanente du tourisme urbain (CNPTU), soutenue par la sous-direction du Tourisme, rassemble une quarantaine de villes et de communautés d'agglomérations. Fondée en 1989 par Edmond Hervé, assisté de Jean-Bernard Vighetti, elle est présidée aujourd'hui par Jean-Yves Chapuis, vice-président de Rennes Métropole. L'office de tourisme assure le secrétariat général et technique de cette fédération.

Outre les séances plénières, la CNPTU s'attache dans trois commissions, « Développement durable et formation », « Promotion, marketing et centre de congrès », « Communication et nouvelles technologies », à approfondir ces champs par l'audition d'experts, le portage d'enquêtes et d'analyses... En mars 2009, elle a organisé à Rennes un colloque « Tourisme urbain, patrimoine et qualité urbaine en Europe »², associant à la réflexion le réseau de l'Alliance de villes européennes de culture, dont Rennes Métropole fait partie. Le séminaire de mai 2010 à Metz s'est attaché, entre autres, à définir les bases du tourisme de demain en analysant les idées reçues, voies de garage et pistes prometteuses, la mise en tourisme du patrimoine matériel et immatériel au regard de la mondialisation, en évoquant de nouvelles alliances pour de nouvelles opportunités à l'ère des réseaux.

On réfléchit déjà au tourisme urbain de demain et à la mise en valeur du patrimoine immatériel.

L'Office, par ailleurs, adhère, sous l'égide d'Atout-France, au Club Tourisme en Ville qui facilite notre promotion internationale sur des marchés prioritaires, au Club Patrimoine et Culture, qui valorise la métropole à travers un édifice emblématique – le Parlement de Bretagne – aux côtés des grands sites et monuments français. Elle participe aux côtés de Rennes Métropole à France Congrès.

Dans le cadre de l'animation du label « Rennes métropole d'art et d'histoire, l'office participe enfin aux travaux de l'Association Nationale (cf. le guide Gallimard : *Les Patrimoines de France*, 2009), et de l'Union Bretonne.

La fréquentation à l'office de tourisme

– 192 907 visiteurs en 2009 – se décompose ainsi :
 touristes d'agrément français : 47 % ;
 touristes étrangers : 28 % ;
 habitants de proximité : 19 % ;
 socio-professionnels : 6 %

La première clientèle étrangère est espagnole (27 %), et ce depuis quatre ans. Elle est suivie par les Anglais (24,4 %), les Allemands (10 %), les Néerlandais (7,5 %) et les Belges (7,4 %)...

Les régions françaises les plus représentées sont la Bretagne (43 %), l'Île-de-France (14 %), les Pays-de-la-Loire (9 %), la Normandie (8 %), et Rhône-Alpes (3,6 %). La moyenne de visiteurs accueillis par jour est de 532, avec des pics de fréquentation de 1 342 le 22 août, et de 1 000 le 11 avril.

La segmentation des clientèles

Le tourisme urbain a vu émerger une nouvelle demande : le bref séjour dans la ville, le « city-break », favorisé par les RITT et les longs week-ends, avec ce qu'il sous-

3. Source : enquête de fréquentation hôtelière, Direction du tourisme, Insee Bretagne, Réseau Mergoat, module hôtellerie.

Les Champs Libres (en haut) et le Parlement de Bretagne (ici, une visite guidée de la Grand'Chambre) : à l'héritage du passé et à sa restauration vient répondre la capacité de créer un patrimoine pour demain, valeur ajoutée à la Métropole d'aujourd'hui.

tend d'offres individualisées, à la carte, exigeantes, en réponse aux différentes catégories de visiteurs (souvent de moins de 35 ans et de plus de 49 ans). Ce « cousu main », packagé pour chacun, répond au désir d'autonomie, d'émotions partagées, d'histoires, qu'offre la ville parce qu'il s'y passe quelque chose. « La ville est notre espace et nous n'en avons pas d'autres », disait Georges Pérec.

Le touriste d'affaires tient par nature une place importante en milieu urbain et se mesure plus facilement car il passe uniquement par un hébergement hôtelier, au contraire du touriste d'agrément qui peut avoir recours à la famille, aux amis, aux gîtes, au camping, etc.

En 2009, le taux d'occupation des hôtels de la Métropole est de 58,3 %, soit 2,7 points de moins qu'en 2008 pour un nombre de nuitées de 965 783, dont 11 % de nuitées étrangères. Les meilleurs mois ayant été mars, juin et septembre³. L'auberge de jeunesse comptabilise 21 437 nuitées dont 30 % de nuitées étrangères, le camping des Gayeulles 20 860 nuitées dont 36,5 % de nuitées étrangères. Les nationalités les plus représentées sont respectivement les Anglais, Espagnols, Néerlandais puis Allemands.

Le tourisme urbain est aussi un tourisme de proximité. La connaissance du territoire, la formation des différents prestataires, comme l'investissement des habitants, sont nécessaires. Parallèlement, l'originalité, la diversité, la qualité des prestations et équipements proposés peuvent participer à l'allongement du séjour si elles se révèlent suffisamment attractives.



3 718 chambres d'hôtel à Rennes Métropole

	nombre d'hôtels	nombre de chambres
Hôtel 0 étoile et sans classement	17	688
Hôtel 1 étoile	10	343
Hôtel 2 étoiles	51	2006
Hôtel 3 étoiles	10	656
Hôtel 4 étoiles	1	25
TOTAL	89	3718
Meublés en résidences	725	



3 300 personnes interrogées dans huit villes moyennes

La CNPTU a récemment confié à l'Esthua¹ d'Angers une enquête sur les pratiques des touristes d'agrément. Albi, Angers, Lille, Nancy, Nantes, Saint-Brieuc, Troyes et Rennes ont participé à cette étude. 3 300 personnes ont été interrogées dans les lieux définis comme « fréquentés par les touristes ».

Il en ressort que plus de six personnes sur dix sont venues avec l'intention de visiter, mais il faut noter que les deux tiers des déplacements motivés par les relations sociales n'induisent pas de visite de la ville. Chez les visiteurs de parents et amis (tourisme d'opportunité), seuls quatre sur dix sont des découvreurs. Les pratiques de découverte passent chez eux au second plan, d'autant que la répétition des déplacements entraîne un intérêt décroissant pour la ville en l'absence de nouveauté perçue.

Au contraire, trois sur quatre primo-visiteurs (tourisme de séduction) viennent d'abord pour visiter. Deux découvreurs sur dix viennent pour le shopping. Lors de la première demi-journée, 24 % se promènent, quand 12 % suivent une visite. La seconde demi-journée voit 31 % de promeneurs et 21 % de visiteurs (les pratiques variant selon la durée du séjour).

Quelle que soit la demi-journée, la promenade urbaine est la pratique la plus fréquente. Elle privilégie les quartiers monumentaux des centres anciens ou les espaces typés d'architecture contemporaine de qualité. Certes, le rapport des visiteurs aux villes diffère : certaines sont visitées pour elles-mêmes (Nancy, Troyes, Nantes, Lille, Rennes) alors que Saint-Brieuc, Albi, Angers sont plutôt visitées dans le cadre d'une découverte de la région.

À ces typologies s'ajoutent les mobilités d'affaires, mobilités contraintes pour lesquelles les visites sont marginales. Elles peuvent induire un retour d'agrément qui reste à démontrer. Enfin, les mobilités engendrées par l'offre urbaine, en services et en commerces, mobilités liées au rang occupé par la ville dans la hiérarchie urbaine (Métropole régionale), restent peu propices à des découvertes ou échappées touristiques.

En mission d'appui au prolongement de cette enquête, le cabinet MaHoC a présenté des recommandations portant sur quatre axes stratégiques, à savoir : penser la ville pour les touristes, faire de l'habitant un ambassadeur de sa ville, mixer les thématiques dans les circuits des visiteurs, associer tous les acteurs intervenant en faveur du développement touristique. Des préconisations en ont découlé, telle que la conciliation des attentes des touristes et celles des résidents en matière de déplacement aisé (desserte depuis les aéroports, les gares, accès simplifié aux transports, facilitation de l'information pour les touristes – comme la localisation des sites touristiques sur les plans de ville – ambiances diurne et nocturne qui participent à l'offre immatérielle attendue par le visiteur au-delà de la visite des sites et des équipements, etc.).

Une des motivations principales de la venue en ville des touristes étant la visite à des parents et amis, une politique d'incitation auprès des habitants, souvent peu prescripteurs de leur ville, s'avère nécessaire. À Lille, les résidents privilégient les visites à Bruges ou sur la côte, à Rennes vers Saint-Malo, Dinard ou le Golfe du Morbihan. L'habitant n'a pas toujours conscience de son rôle de découvreur de sa ville pour l'autre, et ce d'autant moins qu'il ne prend pas toujours le temps d'être touriste dans sa propre ville. Les actions pédagogiques menées dans les Villes et pays d'art et d'histoire à l'attention des scolaires sur le temps et hors du temps de l'école, auprès des habitants afin de leur faciliter les lectures de la métropole, participent à cette sensibilisation. Se développent aussi différentes actions pour faire de l'habitant l'ambassadeur de sa ville, actions qui supposent un accompagnement dans le rôle de prescripteur (un réseau *Greeters*, de l'anglais *to greet* qui signifie accueillir, a été mis en place avec succès à Dunkerque, par exemple). Des citoyens volontaires se fixent pour mission de donner de leur temps aux touristes pour leur faire découvrir leur ville ou leur région.

Une analyse complémentaire faite par l'Esthua dans les villes du réseau a porté sur l'évolution des publications touristiques au regard des nouvelles technologies et sur la pertinence des outils actuels à partir des attentes des touristes urbains. Elle montre qu'il convient de « nuancer » le discours ambiant sur le tout Internet, vu l'attachement fortement affirmé à une publication-souvenir palpable.

1. Département de l'université d'Angers (Etudes supérieures de tourisme et d'hôtellerie de l'université d'Angers).

La ville, destination touristique à part entière

RÉSUMÉ > *Paradoxe: le tourisme urbain, en France, est né dans une région réputée rurale. C'est de Rennes que tout est parti, au début des années 80 sous l'impulsion du directeur de l'office du tourisme de l'époque, Jean Bernard Vighetti. Il raconte ici sa démarche rennaise et ses liens avec les Villes d'art et d'histoire et les Petites cités de caractère mais aussi avec les autres villes françaises réunies dans la Conférence nationale du tourisme urbain, née à Rennes en 1988.*



TEXTE > **JEAN-BERNARD VIGHETTI**

Évoquer, il y a une trentaine d'années en France, la ville comme destination touristique d'agrément était un non-sens, tant celle-ci était vécue comme un lieu de travail et de résidence obligé qu'il fallait fuir au moindre temps libre. Cela n'avait pas été toujours été le cas. Le train, et parfois les longues attentes de correspondances, avaient fait émerger, avant la Seconde Guerre mondiale et dans l'immédiat après-guerre, dans nombre de villes françaises, un tourisme d'agrément. Mais c'était plus un tourisme de passage que de séjour. Avec la croissance spectaculaire des villes dans les années 1950 et les encombrements urbains liés à l'essor de l'automobile, ce tourisme était tombé en pleine léthargie.

Il faut attendre les années 1980 pour que le tourisme urbain se réveille en France, à l'initiative des villes bretonnes qui s'organisent en réseaux, sous l'impulsion de l'office de tourisme de Rennes, et pour qu'il se structure à l'échelon national en Conférence en 1989, après les premières assises nationales du tourisme urbain à Rennes, les 24 et 25 mars 1988.

Jean Bernard Vighetti, aujourd'hui maire de Peillac, dans le Pays de Redon, a été l'un des pionniers du tourisme en Bretagne et l'inventeur du tourisme urbain en France. Il fut directeur de l'office du tourisme de Rennes entre 1980 et 2004





Une Bretagne trop balnéaire menacée par les pays du soleil assuré.

Une politique pionnière de courts séjours de proximité

À la fin des années 70, la ville de Rennes veut doter son office de tourisme d'un poste de directeur. Dans le courant de l'année 1979, Annick Hélias, ma collègue du Comité régional au tourisme, par ailleurs adjointe au maire de Rennes, me sollicite pour l'aider dans cette mission.

Engagé contractuellement depuis 1974, à l'initiative de la Datar¹, dans le Comité régional, en tant que directeur-adjoint, je lui fais part de mon intérêt pour ce nouveau poste. À la condition de pouvoir faire jouer pleinement à Rennes son rôle de capitale régionale :

- d'abord en impliquant fortement la ville dans la mise en œuvre d'un tourisme alternatif dans une Bretagne encore trop balnéaire, et menacée désormais par les destinations du soleil assuré ;
- ensuite en y expérimentant auprès de ses habitants, avec l'appui des services centraux du tourisme, une politique pionnière en France de « loisirs et courts séjours de proximité » susceptibles de créer de nouvelles solidarités entre la ville et sa région et d'offrir ainsi des marchés moins volatiles au tourisme breton.

Ces conditions étant retenues, le réseau des Petites cités de caractère de Bretagne, groupant d'anciennes villes devenues communes rurales, et l'Association bretonne des relais et itinéraires (Abri), dont je suis le délégué général, rejoignent en 1981 la direction de l'office de tourisme aux Portes Mordelaises, enrichie d'un service visant à stimuler les pratiques de loisirs et courts séjours de proximité des Rennais. Après un travail universitaire sur le tourisme balnéaire dans la presqu'île guérandaise, après avoir contribué à penser et à favoriser le tourisme rural en Bretagne et en France, il me faut désormais réfléchir au tourisme urbain et le faire émerger.

Service des congrès : agences de voyage et hôteliers étaient contre

La prescription principale de la ville est de créer rapidement un service des congrès, au sein de l'office de tourisme qui ne disposait jusqu'alors que d'un pavillon d'accueil de moins de 100 m², de trois hôtesses, d'une responsable administrative et de quatre étudiants, guides conférenciers vacataires, agréés par la Caisse nationale des monuments historiques (CNMHS). Mais les agences de voyages de la place voient d'un mauvais œil cette

concurrence du secteur public. Et la Direction du tourisme a refusé jusqu'alors de délivrer aux offices de tourisme l'autorisation d'organiser voyages et séjours.

Après d'âpres négociations, l'office de tourisme de Rennes obtient l'accord de l'État, en 1982, mais sans pour autant pouvoir l'exploiter en dehors des visites guidées de la ville. À l'hostilité des agences, très présentes à l'office de tourisme, s'ajoutent les réticences des hôteliers. Ils préfèrent le fidèle homme d'affaires aux aléatoires congressistes...

De plus, les hôteliers, à la différence de leur chambre de commerce attachée par principe aux congrès, souhaiteraient voir leurs établissements se remplir en fin de semaine et en été, au moment où le tourisme d'affaires se fait rare. De ce fait, le service congrès se résume au poste d'une secrétaire partagée à mi-temps avec l'Abri puis avec les Tombées de la nuit qui prennent leur envol.

Une ville plus agréable et un festival des arts vivants

La question est donc de savoir s'il ne serait pas possible de faire de Rennes une destination de tourisme d'agrément à part entière. La dynamique urbaine engendrée par la nouvelle municipalité pour freiner l'exode de ses habitants vers les communes périphériques va dans ce sens : le ravalement des façades, la rénovation de l'habitat, la « piétonnisation » des rues et la maîtrise de la circulation automobile dans le cœur de ville rendent Rennes plus agréable à vivre pour ses habitants et ses visiteurs.

Parallèlement, la municipalité, après l'agrément de Rennes comme ville d'art et d'histoire, par la Caisse nationale des monuments historiques en 1978, a confié le soin à son office de tourisme d'assurer la gestion des visites guidées des quartiers anciens à jours et heures fixes en été par des guides conférenciers. La ville, par l'entremise de Martial Gabillard, adjoint à la culture, me sollicite aussi² pour mettre en œuvre, place du Parlement, un festival des arts du spectacle vivant au début de l'été, pour les Rennais qui ne partent pas en vacances et les hôtes de passage, les Tombées de la Nuit, dédiées à la Bretagne au

1. Délégation à l'aménagement du territoire et à l'action régionale.
2. Jean-Bernard Vighetti était connu pour avoir organisé avec succès le Festival des jeunes à Saint-Nazaire, le Festival d'art sacré, l'Arbre de mai et la Bogue d'or dans le pays de Redon).

Au début, un programme de visites guidées des quartiers anciens.

présent. Pour lancer cette manifestation, je décide de la faire démarrer dès 17 h, en ouvrant les rues piétonnes et les lieux patrimoniaux aux musiciens, conteurs, poètes et gens de théâtre, faisant ainsi de Rennes la première ville de France à lancer les arts de la rue. Accueillant près de 12 000 personnes en six jours pour sa première édition, elle passe rapidement à neuf jours et plusieurs dizaines de milliers de festivaliers. En 1981, j'y ajoute un festival gourmand, la Chouette d'or, visant à valoriser les chefs créatifs de la ville et de l'Ille-et-Vilaine.

Puis l'office de tourisme me donne un triple accord :

- pour organiser dès 1980 (et jusqu'en 1989) des croisières à la journée sur la moyenne Vilaine, entre Rennes et Guipry-Messac (avec aller ou retour par le train), de Pâques à octobre;
- pour accueillir en 1984 grâce à Kendalc'h les Européades et leurs 5 000 participants en costume;
- pour coopérer avec l'Union des commerçants pour des animations de la ville d'avant et arrière-saisons (quinzaine irlandaise en juin, concerts de Noël avec les chorales rennaises).

Parallèlement, les concours de pêche de la ville de Rennes et la Saint-Valentin organisés traditionnellement par l'office se transforment respectivement en fête de la pêche pour rappeler l'ancienneté exceptionnelle de ce loisir populaire à Rennes et en fête de l'amitié intergénérationnelle avec les écoles de la ville.

Des partenaires régionaux

Mais, il faut se rendre à l'évidence : à elle seule, la ville de Rennes ne peut promouvoir une politique de tourisme urbain d'agrément en Bretagne et a fortiori en France. Il lui faut trouver des partenaires, d'abord sur le plan régional. Les sept autres villes d'art de Bretagne (Auray, Dinan, Fougères, Quimper, Saint Malo, Vannes et Vitré) sont les mieux placées pour créer en 1984 la première Union régionale des villes d'art de France, à l'initiative de Rennes et de Dinan, autour d'une charte de qualité qui les engage à une politique volontariste de sauvegarde, d'entretien, de valorisation et d'animation du patrimoine, associée à une politique active de soutien à la création artistique contemporaine.

Parallèlement la CNMHS s'engage beaucoup plus vers une pédagogie du patrimoine à l'attention du public local par la création d'un service dédié avec animateur du pa-

trimoine permanent. Du coup la nouvelle association bretonne se transforme en Union des villes d'art et villes d'histoire de Bretagne. Les Petites cités de caractère, quant à elles, qui doivent, avec des moyens de communes rurales, entretenir un patrimoine urbain prestigieux bénéficient d'aides plus diversifiées de la Région. Elles organisent en 1987 à Josselin un colloque national pour faire reconnaître à l'État l'urgence d'agir en leur faveur.

En 1985, les offices de tourisme de Rennes et de Dinard suscitent la création de Bretagne Congrès, union de six villes (Brest, Lorient, Rennes, Saint Brieuc, Saint-Malo et Vannes) et de quatre stations littorales (Dinard, Perros-Guirec, Quiberon et Trégastel) pour la promotion du tourisme d'affaires. Puis, c'est en 1987 la naissance de « Trois festivals pour un été », regroupant l'Interceltique de Lorient, le Festival de Cornouaille de Quimper et les Tombées de la nuit de Rennes, toujours à l'initiative de l'office de tourisme de Rennes. Progressivement, au fil de la création de ces réseaux, le tourisme urbain, d'affaires ou d'agrément, se pense et s'organise collectivement en Bretagne.

En 1988, les premières Assises du tourisme urbain

Mais cette dynamique, construite de manière spontanée, ne suffit pas pour faire reconnaître à l'échelon national la ville comme destination touristique d'agrément. Il devient pour moi impératif de vérifier si cette offre urbaine se développe ailleurs et si il existe une vraie demande. Je profite d'une soirée disponible, dans la nuit du 4 au 5 décembre 1986 – après une communication sur le réseau des Petites cités de Bretagne aux premières Rencontres européennes du tourisme en espace rural – pour rédiger, sur un coin de table d'une chambre d'hôtel à Dijon, l'œil rivé sur les images de la manifestation géante d'étudiants contre le projet de loi Devaquet, une note d'orientation : « Le tourisme urbain, une ardente obligation », assortie d'un questionnaire détaillé sur l'offre et la demande dans les villes françaises. L'idée d'adresser ce dossier à toutes les villes de plus de 10 000 habitants est validée par les administrateurs de l'office de tourisme et par les élus rennais. Plus de 51 % des villes ayant répondu de façon extrêmement positive, la décision est prise d'organiser les premières assises nationales du tourisme urbain les 23 et 24 mars 1988;

Tombées de la nuit : le centre en fête dès 17 h.

Dès 1986, un appel à toutes les villes de plus de 10 000 habitants.





1990 à Rennes : près de 200 villes aux premières assises du tourisme urbain.

Ces assises, qui réunissent plus de 100 villes, consacrent l'émergence du tourisme urbain d'agrément en France et d'une demande de courts séjours. Ainsi naît, en septembre 1989, la Conférence permanente du tourisme urbain (CPTU), présidée par Edmond Hervé, maire de Rennes, que j'assiste en tant que secrétaire général. Dans un rapport que je rédige cette année-là à la demande du Conseil national supérieur du tourisme, je rappelle notamment que le ressort principal de la demande est la quête de l'identité de la ville, du génie du lieu, incarné dans son patrimoine et dans son histoire et, bien entendu, dans les activités des hommes d'aujourd'hui.

Une multitude de prix et de distinctions

Cette dynamique est, plus ou moins directement, à l'origine de la création d'un département tourisme urbain au sein des services d'études et de prospective de la Direction du tourisme, de la création aussi du Club des

grandes villes de la Maison de la France et du lancement de la formule Bon week-end en ville, proposant deux nuits pour le prix d'une. Elle se poursuit en 1990, toujours à Rennes, par les premières assises européennes du tourisme urbain réunissant près de 200 villes. Celles-ci mettent en exergue la croissance spectaculaire à venir de la demande touristique et la nécessité d'organiser l'offre urbaine en réseaux, tout en valorisant chaque cité par une forte politique de communication in situ, employée jusqu'alors pour les sites naturels : l'interprétation du patrimoine.

Parallèlement, la recherche et les expérimentations engagées par l'office de tourisme depuis 1981 sur les loisirs et courts séjours de proximité, et notamment la réalisation de la première banque télématique de données touristiques de France fondée sur la demande de la po-

3. Vice-président de Rennes-Métropole, chargé des formes urbaines.

pulation d'une ville, l'ont fait reconnaître sur le plan national comme expert des marchés correspondants, l'autorisant à organiser à Rennes en 1989 le premier colloque national sur la reconquête du marché français par le tourisme. Dans son prolongement, le ministère de la Culture décide de financer l'office de tourisme pour un travail de recherche sur la valorisation par l'image d'une base de données télématique, consacrée au patrimoine rennais.

Une multitude de prix et de distinctions vont récompenser cette forte contribution de la ville, de l'office de tourisme de Rennes et de son directeur à la réflexion sur le tourisme urbain et son organisation.

Un développement continu depuis 20 ans

La réussite de l'office de tourisme de Rennes se traduit d'abord par le renforcement de ses effectifs et l'élargissement de ses compétences. En 1998, les services de l'Office de tourisme, dispersés sur quatre sites, trouvent enfin un lieu à la mesure de leur rayonnement avec l'ouverture au public de la chapelle Saint-Yves, édifice du 15^e siècle magnifiquement restauré. Le rôle de Rennes à l'échelon national reste prépondérant. Il abrite la Conférence nationale du tourisme urbain. Laboratoire d'idées et d'expérimentation, la Conférence agrège rapidement une quarantaine de villes françaises et devient le partenaire incontournable des pouvoirs publics, notamment de la direction du Tourisme. Elle organise régulièrement des journées à thèmes, des visites sur le terrain et bien entendu de nouvelles assises à Saint Étienne (1992), Albi (1998), Bourges (2004) et le 10^e anniversaire de la Conférence à Rennes en 1999. La présidence en est assurée aujourd'hui par Jean-Yves Chapuis³, et le secrétariat général par Dominique Irvoas-Dantec, directrice de l'office de tourisme de Rennes Métropole depuis juillet 2004.

Sur le plan européen, l'office assure, à la demande de la ville, en 1994 et 1995, l'animation d'un réseau de 10 villes européennes sur le thème du tourisme urbain (Bilbao, Bordeaux, Cardiff, Cordoue, Cork, Exeter, Faro, Lisbonne, Poitiers, Rennes) dans la perspective de la création d'une conférence européenne des villes de l'Arc atlantique. Ce travail se traduit par la réalisation d'un rapport circonstancié, en direction de la commission de Bruxelles, sur la nature du tourisme urbain et ses diffé-

rentes déclinaisons sur la façade atlantique, avec bien entendu toute une série de propositions pour améliorer la situation. La Conférence des villes de l'Arc atlantique se met en place quelques années plus tard, à l'orée de l'an 2000.

Sur le plan breton, les réseaux Villes d'art et d'histoire et Petites cités de caractère, après avoir largement réhabilité leur patrimoine et diversifié leurs activités d'accueil, deviennent de plus en plus influentes et se rapprochent pour assurer leur promotion en commun, comme l'illustre en 1991 l'édition d'un document très remarqué sur les marchés étrangers. Ce succès les incite à aller plus loin et à demander à la Région et au Comité régional du tourisme l'obtention d'une année à thème sur la destination urbaine en 1993. Ces derniers en acceptent le principe sous réserve d'agréger davantage de communes, d'où l'idée de solliciter d'autres villes historiques, non labellisées, mais disposant d'un potentiel patrimonial et animées de la volonté de le sauvegarder et de le mettre en valeur. Dix communes sont retenues et portent le nombre de villes concernées à une quarantaine. Les Villes d'art et d'histoire, quant à elles, ouvrent la porte de leur union en 1997 aux villes historiques. Une douzaine de cités répondent à cet appel, portant le nombre des membres à une vingtaine. Au début des années 2000, les deux réseaux forts d'une quarantaine de membres se rapprochent encore davantage, à l'occasion de leur arrivée dans les locaux du Comité régional. Ces réseaux constituent objectivement aujourd'hui un des fers de lance du tourisme culturel et patrimonial en Bretagne.

En 30 ans, la ville a réussi à se faire reconnaître comme une destination à part entière et incontournable du paysage touristique français. Cette destination a même permis à la France à conserver ces dernières années ses parts de marché, dans un univers concurrentiel de plus en plus exacerbé. Le paradoxe est que l'impulsion de cette dynamique est partie de Bretagne, région peu connue pour sa tradition urbaine. La détermination des acteurs locaux de Bretagne a permis de créer une dynamique telle que le « Finistère » de l'Europe est devenue aujourd'hui une référence en matière de structuration et d'expérimentation du tourisme urbain.

En 30 ans, la ville est devenue l'une des destinations du paysage touristique français.





Le parcours de Rose à Rennes

RÉSUMÉ > *Rose habite près de Fontainebleau. Elle a pris quelques jours de vacances pour rendre visite à une amie rennaise. Quand, dans la journée, cette amie travaille, Rose profite du vélo de la maison pour explorer la ville et ses alentours. Ici, elle nous commente les lieux qu'elle a découverts et qu'elle apprécie.*



RECUEILLI PAR > **ÉRIC LE BRETON**

Éric Le Breton est membre du comité de rédaction de *Place Publique*. Il est maître de conférences en sociologie à l'université de Rennes 2.

Cette visite de Rennes avec Rose est singulière. Le regard que nous portons sur notre environnement est façonné par notre histoire personnelle, nos émotions, nos sensations, nos désirs, nos rêves, nos préférences politiques et d'autres choses encore. C'est ce regard intérieur que nous donnons, dans la manière dont Rose appréhende et s'approprie la ville. D'autres parcours brosseraient d'autres portraits de Rennes. Dans cette perspective, le touriste n'est plus le consommateur d'une ville « déjà là », donnée dans les guides mais l'inventeur d'une cité toujours nouvelle.

Nous avons réalisé ce parcours en deux matinées, un jeudi et un vendredi. Rose parlait dans un dictaphone et nous photographions ce qu'elle nous désignait. La visite débute allée Maurice Ravel, dans le quartier tranquille situé entre le cimetière de l'Est et le stade des cheminots.

La maison-bicoque, allée Maurice Ravel

« On se croirait chez Blanche Neige et les sept nains. La maison est pleine de charme. On pourrait dire que c'est une bicoque avec son toit de tôle et son air fragile, mais c'est une vraie maison, pleinement habitée. Les murs sont en bois, peints en vert, on se demande comment les gens font en hiver. Dans le jardin, il y a des tulipes, des jonquilles, des primevères, des campanules, des tas de petits animaux montés en girouettes, des lapins, des oiseaux, des chouettes, des vaches, des nounours, des escargots. On pourrait dire que c'est ringard mais ici, c'est plein de charme. Il y a un arc de rosiers au-dessus de la porte d'entrée et des rideaux Vichy bleu et blanc aux fenêtres. Ça détone complètement dans le quartier où il n'y a que des maisons classiques, solides, carrées. Cette maison est proche de la promenade Georges-Brassens. Ça lui va bien.

C'est au numéro 7, la peinture du portail est tout écaillée.



Nous prenons les vélos et parcourons un kilomètre, en longeant les voies ferrées ; nous arrivons dans les jardins familiaux de la zone industrielle sud-est.

Les jardins familiaux de la zone industrielle sud-est

« Ces jardins familiaux existent depuis 1946, comme c'est dit sur la banderole de protestation contre le projet de les détruire.



Les habitants sont menacés d'expulsion et ils doivent se faire connaître auprès d'un huissier. Les jardins familiaux, c'est comme pour les HLM, il faut s'inscrire à la mairie et il y a une attribution de jardin à qui le souhaite, mais il n'y en a pas beaucoup... Quand les gens en ont un, ils peuvent y cultiver des fleurs, des légumes et l'été ou les dimanches, ils viennent se reposer dans les cabanons. Ce sont des lieux de loisirs et même de vacances, des lieux de liens entre les gens. Partout, on voit des jonquilles ; la terre est prête. Ce sont des paysans-citadins. Il y a des cabanes dans les jardins, des terrasses, des tables, des chaises... Des bouteilles sont restées sur les tables. Il y a des arbres fruitiers en fleurs, de vieilles serres avec des salades, des plans de poireaux, des pivoines, de la rhubarbe.

Ce jardin n'est pas forcément très joli mais il est au milieu de la zone industrielle, avec les voies de la SNCF toutes proches. Au bout de chaque jardin, il y a des entrepôts, des camions, des bennes, des grues. Ça fait une drôle d'ambiance. L'industrie et la nature se rejoignent. C'est un lieu décalé, ces jardins et ces gens qui prennent du plaisir au milieu de l'activité industrielle et des gens qui travaillent.





Un jardinier nous explique que nous sommes sur la commune de Cesson-Sévigné, à une dizaine de mètres de la limite d'avec Rennes. Les risques d'expulsion sont liés à des cessions de terrain entre la SNCF, Réseau ferré de France et la commune de Cesson-Sévigné qui, toutefois, n'aurait pas vraiment l'intention d'expulser les occupants, peut-être simplement le projet de mieux délimiter les parcelles et d'imposer à tous le même type de cabane, d'interdire les barbecues. Dans ce lieu paisible, les enjeux fonciers des grands propriétaires paraissent bien théoriques. Nous reprenons les vélos et revenons sur nos pas en direction du cimetière de l'Est. Ce n'est pas par la grand-porte que nous entrons mais par la petite porte de l'arrière, rue de la 87^e Division territoriale.

Les carrés des victimes militaires et civiles de la guerre, au cimetière de l'Est

« Ce qui m'impressionne, c'est le mélange des tombes chrétiennes, musulmanes, juives.



Des gens qui viennent de partout, des tirailleurs sénégalais, des britanniques, des noms arabes, russes. Morts pour la France. Cet endroit m'émeut; je remercie tous ces hommes qui sont morts pour notre liberté. [Rose est très émue.] Les croix sont plantées directement dans l'herbe. Cet endroit du cimetière est très beau, il y a des cyprès. Le carré militaire est installé sur une grande pelouse en pente qui donne une vue dégagée. On voit, au loin, la ville de Rennes, avec ses tours.

Sur une croix: Orloff, Ivan, décédé le 14 juillet 1917; ils sont mélangés, comme au combat; ça me fait penser au film *Indigènes*. Le monument aux morts est laid, il a un côté monstrueux, on dirait un *playmobil*. Juste à côté du cimetière militaire, il y a le cimetière des victimes civiles de la guerre, avec des tombes terribles comme ces tombes collectives marquées « inconnues » sur des croix en fer, alors que les soldats ont de belles croix solides.

Une dernière halte dans cette partie de l'est de Rennes, à côté de l'immense robot créé par les jeunes gens d'un collectif d'artistes.

L'Élaboratoire

« On a l'impression d'être dans un quartier à l'abandon. Il y a plein de maisons murées et les voitures, les trains ne font que passer. C'est plutôt moche et triste. Au milieu de ce quartier, il y a cette cour, occupée par des artistes. Ils proposent plein d'activités sur un panneau en couleur: peinture, sérigraphie, sculpture, cycles, galerie d'art, céramique, animation, métal, cuisine, danse, photo, théâtre.



Ça fait un contraste entre cet espace de créativité et, tout autour, cette zone de ville oubliée. Les artistes ont fabriqué cet énorme robot qui est éclairé la nuit par de jolies lumières bleues. Pour moi, cela figure notre monde automatisé, robotisé.



Nous traversons maintenant la ville plein ouest, par le quartier Sainte-Thérèse, pour découvrir, rue de la Paix, le Foyer rennais.

Le Foyer rennais

C'est une petite cité tranquille, avec des collectifs de trois étages. Les façades sont de briques jaune et rouge et de schiste pour les façades arrière.



La cité est proche d'une rue passante [la rue de Nantes] mais on a l'impression d'être en dehors de la ville et du temps; il n'y a pas de bruit, on a l'impression que les gens habitent là depuis toujours et qu'ils sont devenus vieux,

c'est pour ça qu'ils ne sortent pas et qu'on ne les entend pas. Ce qui me plaît ici, c'est d'imaginer la vie sociale qu'il devait y avoir; ça me fait penser à Lyon avec ses quartiers ouvriers. Les bâtiments sont resserrés les uns contre les autres, c'est compact et on peut penser que tout le monde se connaissait, pour le meilleur et pour le pire. Il y a deux porches qui mènent aux jardins aménagés derrière les appartements. Il y a des antennes paraboliques aux fenêtres (l'effet est bizarre, c'est saugrenu, le moderne des antennes avec l'ambiance vieillie).

Nous nous rapprochons à présent de la Vilaine et du centre-ville. Avec une halte, rue de Sébastopol, devant la maison qui abritait les bains de la Prévalaye.

Les bains de la Prévalaye

La maison est inattendue dans cette rue. Au milieu d'immeubles récents, de maisons particulières assez belles, on trouve cette façade de style mauresque, en bois, avec des arabesques. Juste devant, il y a trois palmiers qui donnent aussi une ambiance orientale...



Mais les boiseries sont en mauvais état et la porte d'entrée est une porte vitrée banale, avec des montants en alu qui ne se marient pas du tout avec le reste. Je pense qu'il y avait des bains-douches, ouverts au public. On ne sait pas ce que c'est maintenant, parce que il n'y aucune indication, pas de boîtes aux lettres. On a quand même un peu l'impression de voyager...

À pied, nous allons quai de la Prévalaye, puis jusqu'à l'écluse qui ferme le canal d'Ille-et-Rance au confluent de la Vilaine.





Quai de la Prévalaye

C'est un bel endroit avec les péniches, un endroit de promenade, où la vue est dégagée. On a l'impression d'être en ville, à proximité de l'animation, les immeubles sont plutôt beaux et l'eau bien sûr. Il y a un peu de bruit mais ce n'est pas assourdissant, c'est simplement un bruit de présence de la ville. Il y a des pelouses où l'on peut s'asseoir et l'ancien chemin de halage qu'on peut parcourir. La Vilaine est valorisée; ailleurs, elle est souterraine; là au moins, on la voit.

[Nous sommes à proximité du pont de la Mission] Là, c'est vraiment horrible. On a l'impression d'être au milieu d'une autoroute. Il y a beaucoup de bruit, c'est dangereux pour le piéton. Pourtant, j'aime le nom de ce mail, François Mitterrand, et du coup je suis plutôt attirée par l'endroit. Le saule pleureur est magnifique et le confluent avec ses quelques bancs, la vieille écluse, c'est un îlot tranquille perdu dans la circulation.



Nous gagnons le triangle dessiné par la rue Louis-Guilloux, la rue Papu et l'Ille. C'était auparavant le domaine Saint-Cyr, occupé par des religieux. Aujourd'hui s'y trouvent des foyers pour jeunes et pour personnes âgées, le théâtre La Paillette et la MJC du même nom. C'est là que se trouve le lavoir de Rennes.

Le lavoir de Rennes



Ce lavoir était celui de la communauté des sœurs qui vivaient là. Maintenant, c'est un lieu de balade et de repos assez sympa. C'est un endroit un peu sauvage, on entend les grenouilles et comme la rivière tourne, là-bas, ça donne un côté un peu mystérieux.

Ce que je regarde ici, c'est la grande cheminée d'une buanderie où travaillaient des jeunes filles en difficulté accueillies chez les sœurs. On imagine la chaleur dans la buanderie, la dureté du travail, l'espoir d'une vie meilleure. Je suis émue par ces femmes qui essayaient de se refaire une place dans la société. Et puis cette grande cheminée rouge, c'est le symbole de la société du travail industriel, auquel les individus devaient se soumettre.

Il y a aussi la nature, des enfants qui jouent avec un ballon, des gens qui discutent assis sur ces murs en pierre rouge. Il règne une ambiance paisible, surtout qu'il fait beau. En venant ici, on passe à côté d'un cimetière extraordinaire, celui des sœurs de la communauté qui vivait ici, dans ce parc de Saint-Cyr. Un tout petit cimetière en longueur, très joli, avec des fleurs et à l'abri d'un pin qui protège les tombes.



Nous entrons dans le cœur de ville en cahotant sur les pavés, vers les portes Mordelaises.

Les portes Mordelaises

Il n'y a pas beaucoup d'endroits où l'on peut accéder au passé de la ville. C'est dommage que ces portes ne soient pas davantage valorisées, alors que ça pourrait être super-intéressant. C'est un endroit où les nobles prêtaient le serment de respecter la Bretagne. C'est le lieu de l'engagement, c'est fort. Quand on est sur le pont-levis, on voit les fossés envahis d'herbe et de vieilles bouteilles, c'est l'abandon : il y a même un mur des vieux fossés qui a été repris en parpaings ; c'est honteux. Tout est décati. Le site autour des portes est aménagé n'importe comment. À trois mètres de la tour, il y a des toits de tôle.



Les portes Mordelaises sont sûrement dans les guides de Rennes. Je ne comprends pas que le Moyen-âge de Rennes soit complètement abandonné.

Tout près, nous passons, rue Saint Guillaume, devant la maison Ty Coz.

La maison Ty Coz

J'adore le rouge sang de toute la façade, les sculptures en bois des deux personnages qui montent la garde à la porte.



La maison date de 1505! Avec de hautes fenêtres, toute en colombages, la rue étroite, de guingois, avec les vieux pavés...





Près de la rue Saint-Michel, Rose, dictaphone en main, est presque à la fin de sa visite.

Une petite impasse, rue Saint-Michel

Ça pue et c'est sale : des mégots, des canettes de bière, des verres en plastique écrasés, du vomi. Nous sommes dans l'arrière-salle de la beuverie. Sur les murs, il y a plein de photos agrandies et collées, des graffiti, des couleurs, c'est un endroit underground dans un décor moyenâgeux !



Le cloître du Thabor

Regarde-moi ça comme c'est beau...



Partout autour, il y a des maisons à colombages. Un énorme étai soutient l'une d'elle, très ancienne, avec des sculptures en mauvais état.

On est au cœur du vieux Rennes, c'est une sorte de paradoxe et quand les touristes, les étrangers arrivent là, ils doivent être surpris par le contraste... Ce contraste me plaît, c'est la ville qui se transforme et qui reste vivante. Quand on revient rue Saint-Michel, on a l'impression d'être en Irlande, avec les maisons peintes de couleurs vives, jaune, vert, rouge, bleue....

Nous poursuivons à pied le parcours de Rose à Rennes, en montant par la place Sainte-Anne puis la rue Saint-Melaine vers le cloître du Thabor.

Qu'est-ce qui me plaît ici ? Le style roman, le cloître, les sculptures, toutes différentes, qui expriment une émotion religieuse ; les mains sont pieuses, portées vers le

cœur ou croisées sur la poitrine en signe de recueillement. Autour d'elles, des décors de grappes de raisin, de feuilles de palmier.

À l'intérieur du cloître, sur la promenade, il y a des sculptures au plafond, des angelots. On peut imaginer, qu'à l'époque, cet endroit était important. À l'entrée, il y a un moine, on ne sait pas qui c'est. Au centre du jardin du cloître, il y a un puits. C'est un lieu à l'écart, un peu difficile à trouver parce que la grande entrée du parc n'y mène pas; pour y arriver, il faut savoir qu'il est là ou avoir de la chance.

Le parcours s'achève, rue du Pont des Loges, avec la vue sur les moulins de Rennes

Les moulins de Rennes

On est en plein centre-ville et il y a encore des moulins, en activité je crois, il y a des lumières en tout cas. C'est un lieu de travail ancien, qui m'évoque le 19^e siècle. On ne voit pas ce qui s'y passe, alors on peut tout imaginer, surtout le pire! On oublie souvent que le travail est toujours présent dans la ville; il n'y a pas de séparation entre ceux qui habitent et ceux qui travaillent, c'est mélangé.

Depuis ce petit pont, on voit une maison, à gauche, avec un balcon qui donne sur l'eau, des plantes grimpantes, des saules, c'est magnifique, on se croirait en Italie! Ici, c'est la partie italienne de Rennes!



[Le potelet devant la maison au balcon nous apprend qu'il s'agit de la maison de Jean Janvier, maire de Rennes de 1808 à 1923]

Que dire de ce regard porté sur Rennes? Il est structuré par l'enfance de Rose qui a grandi près de la Loire. À plusieurs reprises, elle nous entraîne vers des lieux d'eau. Les couleurs, les odeurs, les rythmes de l'eau, sa lumière et les perspectives créées par la Vilaine et le canal d'Ille-et-Rance l'ont attirée et retenue. Rennes devient avec elle une ville secrète. L'eau est présente en de nombreux endroits, un peu secondaires, sauf dans le centre où elle circule cachée sous des rues ou des parkings.

Sa sensibilité de travailleuse sociale éclaire aussi son appréhension de la ville. Rose manifeste de l'intérêt pour le monde du travail, ses espaces et ses héros fragiles: les moulins, le foyer rennais, les jardins familiaux, le lavoir, les ouvriers et les filles-mères honteuses hébergées par les sœurs.

Disons enfin une attirance romantique pour l'histoire qui s'efface, se perd et n'intéresse plus: l'abandon des portes Mordelaises et des statues du cloître du Thabor, la rue Saint-Michel et son patrimoine laissé à la fête.

Merci Rose!





La « Ville invisible » d'Hervé Lelardoux



TEXTE > BERNARD BOUDIC

« Entre le visible et l'invisible, le simple voile d'une paupière mais on ne sait lequel est dedans, lequel est dehors ». Le rennais Hervé Lelardoux aime citer cette phrase qui traverse tout son travail d'homme de théâtre. Codirecteur du Théâtre de l'Arpenteur qu'il a créé il y a vingt-cinq ans avec Chantal Gresset, il est l'auteur et le metteur en scène de spectacles, tous créés à Rennes, qui utilisent la ville, non seulement comme décor mais aussi comme sujet de ses pièces et font du spectateur l'acteur de son propre imaginaire.

Réunis sous le titre « Ville Invisible », ces spectacles ont été réécrits pour être présentés à Marseille comme à Forbach, à Dinan comme à Strasbourg : ils s'appellent *Ville invisible 1 et 2*, *Walk Man 1, 2 et 3*, *Pierre la Restitution* et *Pique-Nique dans la ville invisible*. Inspirés de l'œuvre du journaliste et écrivain italien Italo Calvino (1923-1985), *Les villes invisibles*, où Marco Polo raconte à Kublai Khan, descendant de Gengis Khan, les villes de son empire, lui dévoilant une vérité plus éclairante que tous les rapports de ses émissaires, ces spectacles se donnent le même objectif : soulever le rideau des habitudes pour aller voir ce qu'il cache.

Pourquoi en parler ici ? Tout simplement parce que ces spectacles d'un genre nouveau ont marqué les Rennais, parce qu'ils ont contribué à leur faire découvrir et aimer leur ville, ce qui est une façon d'y faire du tourisme. Déjà avec « Expédition Lockman », au festival des Tombées de la nuit de 1989, l'Arpenteur lançait une rumeur et proposait aux Rennais une aventure à l'échelle de la ville. À l'époque, *Ouest-France*, la télévision et la radio avaient joué le jeu en relatant un fait divers hors du commun : des personnages de tableaux ont disparu ; lors d'une conférence de presse organisée le premier jour du festival, un universitaire, Pierre Lockman, déclare être sur les traces d'un peintre fantasque et riche, Fernando Brams, et propose

une expédition en territoire inconnu. Les spectateurs sont embarqués dans des bus. Destination, la Vilaine cachée au centre-ville sous sa dalle de béton et oubliée, occultée, rayée des mémoires. Le spectacle peut commencer...

« Ville invisible », neuf ans plus tard, perfectionne cette idée. Un spectacle est annoncé au TNB. Surprise : les organisateurs avertissent à l'entrée qu'un problème est survenu, que le spectacle aura lieu dans une autre salle et que des taxis sont prévus. De faux taxis plus vrais que nature se présentent trois par trois, conduits par des comédiens-chauffeurs qui prennent des routes différentes, engagent la conversation et tout en roulant racontent la ville qui s'endort, les fenêtres qui s'éteignent ou s'allument, la vie intime des gens derrière les persiennes... tandis que se déroulent imperturbablement les alertes venues du standard de la compagnie : « Allô, 85, 32 et 28, prière de revenir d'urgence au siège ». Trois taxis lâchent leurs passagers dans un café de quartier, promettent de revenir et disparaissent. Les conversations des passagers vont faire le reste de la pièce, sans théâtre, sans comédiens, dans « une histoire dont vous êtes le héros ». La rue est devenue théâtre, la ville invisible est devenue réelle : on ne sait plus lequel est dehors, lequel est dedans.

Il en sortira un livre-guide « Rennes, ville invisible », écrit par une quarantaine de spectateurs volontaires et édité par « Terre de Brume ». Un vrai guide avec ses itinéraires, ses pictogrammes, ses plans, ses photos mais rythmé par 79 textes, très courts, souvent très émouvants sur sept thèmes différents, l'absence, le regard, le désir, l'ailleurs, la récréation, le vertige et le secret. J'ai acheté pour 10 € un exemplaire de ce guide le lundi de Pâques à la fête du Livre de Bécherel. Je ne le quitterai plus. Il est une invitation, loin des itinéraires convenus, à redécouvrir la ville.

Rennes, ville invisible. Éditions Terre de Brume/Théâtre de l'Arpenteur. 1999. 240 pages.

Visiter les villes De la culture à l'industrie du divertissement

RÉSUMÉ > *Les villes sont devenues depuis les années 80 des destinations touristiques à part entière, portées à la fois par le développement des courts séjours et la vogue des ressources patrimoniales et culturelles. Mais il leur est difficile de se distinguer les unes des autres. Et l'un des moteurs du tourisme urbain est aujourd'hui l'arrivée de projets de l'industrie du divertissement où s'entremêlent des logiques ludiques et marchandes.*



TEXTE > **GWENDAL SIMON**

Pourquoi les villes nous attirent-elles? Pourquoi sommes-nous si nombreux à voyager pour nos loisirs dans des espaces urbains qui concentrent de fortes densités de population et qui proposent essentiellement comme paysages des ensembles bâtis et le flux des passants? Pourquoi, alors que la terre entière s'urbanise à un rythme croissant, l'espace urbain est-il convoité par les touristes? Aujourd'hui, les villes concurrencent pleinement les autres destinations touristiques, la montagne, le littoral ou la campagne. Des métropoles aussi différentes que Paris et Las Vegas chiffrent leurs visiteurs en dizaines de millions par an. L'attrait est indéniable et laisse supposer que l'air de la ville, outre qu'il rend libre comme l'affirmait Max Weber, est riche de nombreuses possibilités de divertissements.

Pour les visiteurs, le charme réside à la fois dans la possibilité de bénéficier d'aménités culturelles et patrimoniales et de profiter des ambiances propres aux espaces publics pour des voyages généralement courts (2 ou 3 jours). Pour les territoires, le tourisme constitue de plus en plus un élément fédérateur par les retombées économiques et symboliques suscitées par l'arrivée de visiteurs qui non seulement consomment mais participent à construire ou renforcer l'image d'un espace attractif.

Gwendal Simon est doctorant au laboratoire Ville-Mobilité-Transport (École des Ponts Paris Tech, université de Paris Est Marne-la-Vallée et Inrets) et prépare une thèse sur les pratiques urbaines des touristes dans la métropole parisienne.





Globalement, la force du tourisme urbain réside aujourd'hui dans la combinaison de deux évolutions fortes : des stratégies urbaines de plus en plus soucieuses de l'attraction touristique comme outil de développement et un désir des individus pour des espaces offrant un cadre propice aux consommations de loisirs.

Le retour du tourisme urbain dans les années 80

Dans l'histoire, les villes n'ont pas toujours connu un tel succès mais elles ont toujours constitué des curiosités. Leur place dans le mouvement des voyages est ancienne : destination ou étape au Moyen-âge lorsque les campagnes étaient plus traversées que visitées, lieu de divertissement et de plaisir quand l'hédonisme s'affirme au 19^e siècle, la ville attire depuis longtemps des flux de voyageurs.

Depuis les années 1980, le fait touristique a gagné en importance dans les villes après avoir été éclipsé par l'industrialisation où les territoires étaient dévolus, pour beaucoup, à la production. D'ailleurs, la technique, l'ingénierie et les nuisances diverses marqueront durablement la physionomie urbaine. Aujourd'hui, devant le déperissement des activités industrielles et leur transfert vers les espaces périurbains, les villes tentent de retrouver les agréments qui avaient fait leur attractivité et cherchent à renouer avec une fonction touristique ancienne. La force des villes est de constituer un territoire adapté à un ensemble de transformations liées aux politiques nationales (ouverture des frontières), à des problématiques tant démographiques (marchés des jeunes et des seniors) que techniques et industrielles (accroissement des moyens de transport, développement des compagnies « low-cost ») voire sociétales (augmentation globale des temps libres).

Courts séjours, culture et patrimoine

Deux facteurs en particulier sont à mettre en lumière.

D'une part, le développement des courts séjours qui sont l'une des marques du tourisme urbain. La ville est la destination pour laquelle la durée de séjour moyenne est la plus courte, permettant ainsi de partir plus souvent et moins longtemps, entraînant une faible saisonnalité des espaces urbains et une forme de tourisme international de proximité (partir loin pour peu de temps).

D'autre part, les ressources culturelles et patrimoniales constituent l'élément moteur de l'attractivité des villes. Les

fêtes et les festivals se multiplient, le succès des programmes « capitales européennes de la culture » est patent et les retombées en termes d'images sont notables.

Le Guggenheim revitalise Bilbao

Depuis Athènes en 1985, quarante-deux cités ont déjà vécu, selon 80 % des acteurs locaux, « l'année culturelle la plus bénéfique ». Des villes comme Lisbonne, Madrid, Copenhague, Lille – et Marseille en 2013 – ont bénéficié du label européen. Nombre d'anciennes installations industrielles, d'entrepôts ou de grands magasins sont réaffectés vers des finalités culturelles. Un des exemples le plus frappant, le plus connu du grand public est le musée Guggenheim à Bilbao où la culture – un musée d'art contemporain porté par l'architecture audacieuse de Frank O. Gehry – est devenue le support d'un projet de revitalisation urbaine où s'interpénètrent des enjeux d'aménagement du territoire, notamment la requalification de friches portuaires, et l'affirmation de l'identité basque. De nombreuses villes ont fait le même choix de la culture comme outil au service d'un projet urbain, souvent dans un entremêlement de fonctions culturelles et ludiques, à l'image du front de mer à Baltimore ou du front de lac à Chicago.

Outre la culture, les grands événements sont recherchés, à l'image des Expositions universelles qui sont l'occasion de promouvoir un événement et de renforcer une image. L'attribution des Jeux Olympiques est aujourd'hui la récompense la plus importante pour les villes à la recherche de méga-événements. Atlanta a, par exemple, consolidé sa position de capitale du nouveau Sud des États-Unis avec son slogan *The World's next great city*. Même une candidature non retenue pour ce type d'événement est l'occasion de retombées significatives pour la ville.

Des exigences de mise en scène

Dans un contexte mondialisé et concurrentiel, les villes doivent de plus en plus répondre à des exigences de mise en scène et de promotion par l'image, justifiant le recours au marketing urbain. On cherche à susciter un désir de visite chez les visiteurs-consommateurs potentiels et, à la manière d'un produit manufacturé, on crée du sens en les faisant adhérer à un imaginaire illustrant un patrimoine, un mode de vie ou un état d'esprit particuliers.

Le développement des courts séjours est l'une des marques du tourisme urbain.

Outre la culture, les grands événements sont recherchés.

Le musée Guggenheim a revitalisé Bilbao



Bref, tout ce qui peut constituer un halo de sens indiquant qu'à la visite correspond un univers bien précis (capitale des jeux, capitale de la mode, ville festive, etc.).

Par exemple, Paris s'est lancée dans une politique visant les jeunes touristes par des aménagements hôteliers dédiés dans l'espoir de bénéficier de leur réactivité ainsi que de leur fonctionnement en réseau : entendre dire par d'autres jeunes touristes que « Paris bouge... » peut déclencher l'envie d'aller voir par soi-même. Ceci revient ici à susciter la rumeur en l'anticipant à partir d'une action visant une population précise de touristes.

Susciter le désir d'une destination

Dans ce même registre stratégique consistant à provoquer le désir d'une destination, la ville de Bordeaux a mis en place une cellule pour attirer les producteurs de cinéma ¹ afin qu'ils fassent de la ville leur lieu de tournage

et, indirectement, la publicité. Les villes qui souhaitent renforcer leur identité visuelle font parfois appel à des agences de design. Ce fut le cas pour New York et son fameux logo *I ♥ NY*. Créé en 1977 pour l'Office du tourisme de la ville, il existe toujours aujourd'hui et d'autres grandes villes se le sont approprié.

Pour les villes dont l'histoire urbaine est ancienne, la valorisation concerne généralement des sites patrimoniaux classiques (bâti historique, etc.) qui constituent les principaux éléments du marketing urbain. Ce patrimoine renvoie essentiellement aux attributs traditionnels de la ville classique relevant du monumental et du muséal. Des villes comme Paris, Rome, Venise, Florence, Vienne constituent des cas emblématiques.

1. La région Bretagne a également mis en place depuis 2005 un bureau d'accueil de tournages (Films en Bretagne - Accueil de tournages) qui permet de valoriser l'attractivité des décors, des équipements et des compétences régionales.

Le monument et le musée sont les attributs traditionnels de la ville classique.





Las Vegas, Dubaï : du tourisme inventé de toutes pièces

Dans le cas de villes plus récentes où les marques de l'histoire sont moins ostensibles, les éléments du passé pèsent moins. La valorisation est alors plus ouverte, intégrant un ensemble d'éléments plus large : les loisirs, les jeux, la mode, la gastronomie, la musique, l'art contemporain, etc. Les infrastructures touristiques peuvent plus facilement se construire et s'inventer de toutes pièces.

C'est ainsi qu'émergent, dans une ville comme Las Vegas, des environnements thématiques qui doivent plus aux parcs à thèmes de Disneyland qu'à l'histoire urbaine. Des villes construites dans le désert comme Dubaï et Abou Dhabi se développent dans un gigantisme de réalisations architecturales et de projets urbains, dans une surconsommation d'eau et d'électricité, se promouvant comme un espace de liberté où tout semble possible et pouvoir s'acheter (comme la construction, par exemple, d'une réplique d'une partie du centre-ville de Lyon à Dubaï).

Comment se distinguer ?

Un risque d'uniformisation existe néanmoins : il devient difficile de se distinguer, d'apparaître comme un territoire véritablement singulier. Comment attirer les touristes culinaires lorsque les restaurants étoilés sont nombreux dans toutes les grandes villes. Comment susciter le désir des touristes mélomanes alors que des concerts se déroulent à peu près partout ? Quelles ressources mobiliser pour se distinguer dans le domaine artistique quand plusieurs villes font valoir la renommée de leurs musées ?

Ce risque d'une offre trop peu distinctive implique de développer des segments de marchés particuliers. Par exemple, certaines villes ou quartiers misent sur le tourisme *gay*. C'est ainsi qu'un événement pluri-sportif sur le modèle des Jeux Olympiques – les *Gay games* – s'est esaimé à San Francisco, Vancouver, Amsterdam ou Sydney. À New York, l'édition a attiré des milliers de visiteurs nationaux et internationaux, créant une atmosphère festive tout en générant des retombées économiques.

Regarder la ville

Une des forces d'attraction de la ville est le paysage qu'elle renvoie, qui lui donne forme en constituant sa

singularité. De là naît son caractère reconnaissable, d'autant plus fort que les formes en question sont originales : ce sont aussi bien les « gratte-ciels » que les centres historiques des villes européennes ou la monumentalité de certains quartiers ou des édifices qui participent à l'attrait des villes. Dans cette diversité des « expressions » urbaines, la ville constitue un paysage et est l'objet de regards comme le montrent les multiples formes de circuits touristiques. En ville, si l'éventail des modalités de circulation est large, de la marche comme mode déambulatoire aux circuits collectifs organisés et motorisés, il signifie bien l'importance accordée à l'expérience visuelle de la ville, d'où le nombre des produits liés à la circulation en ville proposés par les professionnels du voyage.

Que ce soit en autocar, monospace ou mini-bus, en bateau ou train touristique, en voiture individuelle, à vélo ou plus simplement à pied, les villes proposent aujourd'hui un éventail extrêmement large et divers d'activités excursionnistes. À Paris, le touriste se voit proposer des excursions privées avec chauffeur et guides diplômés, des visites personnalisées en voiture individuelle (de la limousine à la 2 CV Citroën ou des véhicules insolites comme le véhicule à pédales sur le mode du « pousse-pousse » asiatique, etc.). Au catalogue aussi, des excursions de prestige en minibus, des circuits en autocar de plusieurs dizaines de personnes, ou... en roller, etc. De nombreuses balades pédestres sont réalisables pour suivre les traces d'un écrivain, pour comprendre l'architecture in vivo, pour visiter des ateliers d'artistes dans un quartier, etc.

Le divertissement comme motif de déplacement

Insistons également sur l'importance des usages liés à la consommation, notamment à partir des lieux dédiés au divertissement. Le tourisme urbain se développe aujourd'hui en partie sur la base de projets portés par l'industrie du divertissement qui favorisent l'émergence d'espaces marqués par l'entremêlement de logiques ludiques et marchandes. Si les industries du loisir étaient jusque là cantonnées à l'extérieur des villes à l'image des parcs à thèmes, elles investissent maintenant les villes.

C'est ainsi que de nombreuses entreprises de l'industrie des médias sont devenues des acteurs du développement urbain, à la fois comme investisseurs et « développeurs » (comme on dit développer un produit). Aux États-

Une des forces d'attraction de la ville est le paysage qui lui donne forme.

D'où l'importance des circuits de visite de toutes sortes, en car, à pied, à vélo...

À Dubaï, la tour Burj al-Arab (60 étages, 321 m de haut), en forme de voile, abrite un hôtel composé uniquement de 202 suites en duplex, la plus petite de 196 m², la plus grande de 780 m²

Unis, ces lieux ont été labellisés comme des « destinations de divertissement urbains (« urban entertainment destinations ») en ce qu'elles réunissent plusieurs caractéristiques : des commerces liés à l'industrie du divertissement et des médias (boutiques Disney Store, etc.), des centres de divertissements « high-tech » offrant un état de l'art sur la réalité virtuelle (Sega Arcades, etc.), des restaurants à thèmes (Hard Rock Café et Planet Hollywood) et des complexes de cinéma de grande taille et réputés pour leur technologie.

L'espace urbain « marchandisé »

Par exemple, Sony a construit un important complexe de loisir sur la Potsdamer Platz à Berlin comportant le siège de Sony Europe, une librairie des médias Sony et une place dévolue aux événements dominée par un écran géant diffusant les produits Sony. Ce nouveau tourisme urbain où les projets de développements sont en partie portés par l'industrie du divertissement tend à façonner le cadre architectural afin de susciter des expériences significatives pour les touristes. Apparaissent ainsi, sur le modèle des vieilles rues et des buildings, des combinaisons entre zones de loisirs, magasins (« shopping district »), arcades et atriums, zones commerciales piétonnes et parfois casinos. Dans ces lieux enclavés, le paysage urbain tend à jouer sur le factice à travers un patchwork d'images stéréotypées de la vie romantique urbaine.

Ces exemples illustrent une tendance au développement d'espaces urbains « marchandisés » mêlant les loisirs et le commerce. Ils constituent la résultante à la fois de la globalisation des industries culturelles et de la nécessaire promotion « marketing » des villes. Les premières voient dans les anciens espaces de production situés en centre ville des possibilités de créer de nouveaux lieux de développement par la consommation ; les secondes s'appuient sur l'industrie des médias pour renforcer une identité urbaine et stimuler un dynamisme de la cité en termes d'images, de revitalisation urbaine et d'emploi.





A Angers, les fossés du château du Roi René, à Nantes le pont-levis du château des Ducs de Bretagne et à Rennes, le parlement de Bretagne.



Angers, Nantes et Rennes face à l'impératif touristique

RÉSUMÉ > *Le week-end, il est beaucoup plus facile qu'en semaine de trouver une chambre d'hôtel à Rennes, comme à Nantes ou à Angers. Plus encore la fréquentation hôtelière baisse à Rennes en juillet-août quand elle grimpe en Bretagne. Ce ne sont pas des villes touristiques. Il leur manque la monumentalité qui est le moteur contemporain du tourisme.*



TEXTE > **PHILIPPE DUHAMEL**

Le tourisme est né dans des types de lieux extrêmement précis et de manière concomitante : le littoral et la montagne furent distingués dès le milieu du 18^e siècle pour des raisons thérapeutiques (eau, air et soleil) et pour des raisons esthétiques (de beaux paysages). La ville, et tout particulièrement Paris, constitue cet autre espace où le tourisme fut inventé, qui répondait aussi à des logiques précises parmi lesquelles le goût des objets et des édifices du passé, le goût de la modernité, la sociabilité et l'animation urbaines et, de manière très contemporaine, le shopping (2007).

Au patrimoine et à la modernité s'est ajoutée la monumentalité des édifices. Elle joue un rôle très distinctif entre les destinations. Les monuments font parler d'eux et produisent l'attrait touristique. De plus, au fil du développement touristique, les jeux du patrimoine et de la modernité ont contribué à mettre en tourisme certaines villes et à pérenniser cette activité dans d'autres. Ainsi le classement progressif d'édifices construits à différentes périodes historiques a permis d'insérer dans le concert touristique des lieux qui ne l'étaient pas. De même des villes identifiées pour leur modernité – les gratte-ciels de New York dès la Première Guerre mondiale – sont progressivement devenus des éléments du patrimoine new-

Philippe Duhamel est professeur de géographie à l'Université d'Angers (UFR ITBS-Imis Esthua) et membre du laboratoire Eso. Il est responsable de la spécialité de master « Chef de projet, conseil en développement » et travaille depuis quinze ans sur le tourisme, qu'il enseigne. Il a publié plusieurs ouvrages ainsi que *Mondes urbains du tourisme, actes du colloque* (Paris, 2005) dont il fut co-directeur.





L'Ouest place cinq sites parmi les trente premiers sites non culturels dont les entrées sont comptabilisées : Le Puy du Fou en Vendée (1,3 millions de visiteurs en 2008), le Centre aqualudique des Atlantides au Mans (482 000), Océanopolis à Brest (465 000), l'île de Bréhat (362 000) et l'aquarium de Saint-Malo (339 000).

Sites touristiques en France métropolitaine								
Palmares des 30 premiers sites non culturels dont les entrées sont comptabilisées								
Rang	SITE	COMMUNE	2003	2004	2005	2006	2007	2008
1	Disneyland Paris	Marne la Vallée	12 400 000	12 400 000	12 300 000	12 800 000	14 500 000	15 300 000
2	Parc Astérix	Plailly	1 770 000	1 830 000	1 770 000	1 663 175	1 622 000	1 800 000
3	Parc Futuroscope	Poitiers	1 205 000	1 350 000	1 435 000	1 400 000	1 600 000	1 610 000
4	Le Puy du Fou (grand Parc+Cinésécénie)	Les Epesses	1 103 697	1 138 000	1 189 000	1 200 000	1 207 000	1 307 000
5	Parc zoologique du Bois de Boulogne	Lille	1 505 790	1 247 474	1 327 268	1 055 573	1 003 615	1 009 187
6	Spectacles de Versailles	Versailles	-	-	-	-	-	912 164
7	Chemin de fer du Montanvers-Mer de Glace 1	Chamonix	963 433	842 079	786 247	786 502	838 755	819 819
8	Viaduc de Millau - Aire du viaduc	Millau	255 000	-	500 000	819 651	1 078 761	812 696
9	Visite en bateau de la ville de Strasbourg	Strasbourg	687 775	672 054	683 250	668 196	726 693	742 021
10	Verrerie	Biot	704 514	700 109	700 013	733 716	739 134	740 000
11	Parc zoologique de la Palmyre	Les Mathes	671 692	756 799	737 566	711 056	708 559	672 375
12	Musée océanographique	Monaco	593 138	592 818	609 545	628 162	615 965	618 955
13	Zoo du Bois de Coulanges	Amnéville-les-Thermes	570 000	540 218	558 009	493 819	558 666	591 871
14	Parc Nausicaa	Boulogne sur Mer	533 274	603 612	598 886	622 239	576 954	572 043
15	Centre aqualudique Les Atlantides	Le Mans	484 037	478 710	485 690	474 763	468 534	482 735
16	Parc d'attractions Nigloland	Dolancourt	515 000	496 547	430 408	445 000	467 000	473 000
17	Océanopolis	Brest	450 000	499 900	455 406	439 208	442 234	465 260
18	Téléphérique de l'Aiguille du Midi 2	Chamonix	479 507	661 238	418 330	402 644	458 625	461 904
19	Parc Phoenix	Nice	106 621	253 537	387 575	392 946	515 948	449 080
20	Aquarium Mare Nostrum	Montpellier	-	-	-	-	-	438 994
21	Parc d'attractions Le Pal	Saint Pourçain sur Besbre	364720	361007	408315	375000	402583	432 980
22	Circuit (compétitions nationales)	Nevers-Magnicourt	-	-	-	-	399 100	426 430
23	Parc zoologique	Thoiry	-	350000	380000	392700	378 639	416 800
24	Parc d'attractions Walygator	Amnéville-les-Thermes	-	380 000	261 000	249 306	328 790	402 544
25	Vedettes de Bréhat	Ile de Bréhat	394508	380 500	381 261	381 696	375 000	362 895
26	Gouffre	Padirac	367 863	348 730	341 483	362 925	-	360 000
27	La Mer de Sable	Ermenonville	417 000	428 000	401 000	349 873	349873	353 000
28	Aquarium	Saint Malo	375 000	420 400	373 800	384 700	376 284	339 126
29	Parc zoologique et botanique	Mulhouse	342 822	309 198	320 787	294 671	335 066	329 586
30	Parc animalier réserve africaine	Sigean	299 910	327 856	322 809	310 767	352 989	328 311

(*) : ouverture décembre 2007, [- : données non disponibles]

Source : ATOUT France

1. il s'agit du total des passages (allers-retours + allers simples + retours simples)
2. il s'agit des passages enregistrés à la montée (la personne faisant un aller-retour est comptée une seule fois)

DGCIS - Mémento du tourisme
Edition 2009

yorkais. Ainsi le *Woolworth Building*, le *Chrysler Building* ou l'*Empire State Building* devinrent monuments nationaux en 1966, 1976 et 1986 respectivement. Le même processus s'est opéré plus récemment pour le modernisme catalan de Barcelone.

Métropoles touristiques et villes « touristifiées »

Ces logiques historiques et contemporaines permettent d'identifier deux grandes catégories de villes touristiques : les métropoles touristiques et les villes touristifiées.

Les premières sont connues du monde entier par une concentration de monuments tous classés et identifiés depuis des décennies voire des siècles et proposent régulièrement des nouveautés architecturales (Duhamel et Knafou, 2007) : de l'Arche de La Défense à Paris et *Canary Wharf* à Londres, de la Tour Agbar de Barcelone et la zone de Pudong à Shanghai¹ mais aussi le futur quartier autour de *Ground Zero* à New York.

Ces métropoles, également capitales politiques et économiques, ne tirent pas leur rayonnement touristique de la seule fréquentation urbaine, les alentours jouant un rôle plus ou moins fort : Versailles et Disney Resort à Paris, tout comme le Mont-Saint-Michel ou Chamonix depuis Paris et la muraille de Chine depuis Pékin. Récemment, les métropoles touristiques sont aussi celles qui ont considérablement exploité le développement du shopping introduit par les Japonais et investi par les Chinois en ajoutant cette pratique touristique à la palette existante comme Bruxelles qui réalisa en 2007 une campagne intitulée « Culture et shopping dans la capitale de l'Europe » ou Canton qui a vu s'élever à ses portes le plus grand « mall » (centre commercial) du monde : « Avec une surface totale de 660 000 m², 1 500 boutiques, 5 hôtels de luxe (1 855 chambres), et trois parcs d'attraction à thème », le *South China Mall* entend devenir « la pre-

1. Voir en fin de volume, l'article de Nicolas Douay, *Shanghai et l'expo 2010*.

Sites touristiques en France métropolitaine

Palmares des 30 premiers sites culturels (entrées comptabilisées)

Rang	SITE	COMMUNE	2003	2004	2005	2006	2007	2008
1	Musée du Louvre	Paris	5 735 399	6 600 398	7 553 000	8 348 000	8 260 000	8 423 000
2	Tour Eiffel	Paris	5 864 969	6 229 993	6 428 441	6 695 131	6 797 409	6 930 000
3	Château de Versailles	Versailles	2 853 976	3 151 366	3 446 881	4 039 772	5 326 317	5 613 850
4	Centre Pompidou	Paris	5 320 957	5 368 548	5 341 064	5 133 506	5 509 425	5 483 941
5	Cité des Sciences de la Villette	Paris	2 853 000	2 795 000	3 186 000	3 055 000	3 030 628	3 042 000
6	Musée d'Orsay	Paris	1 829 574	2 590 316	2 929 282	3 009 203	3 166 509	3 025 164
7	Arc de Triomphe	Paris	1 192 791	1 250 988	1 255 104	1 330 738	1 543 295	1 569 577
8	Musée du Quai Branly	Paris	-	-	-	952 070	1 452 000	1 389 427
9	Château et musée des Ducs de Bretagne	Nantes	315 898	-	-	-	1 562 406	1 338 615
10	Galerias Nationales du Grand Palais	Paris	-	-	-	930 297	819 186	1 280 410
11	Musée de l'Armée	Paris	990 650	1 031 945	1 070 122	1 130 841	1 188 728	1 266 181
12	Merveille de l'abbaye	Mont Saint Michel	1 075 886	1 132 058	1 095 926	1 122 321	1 231 991	1 202 704
13	Museum d'histoire naturelle	Paris	1 155 650	1 444 744	1 236 573	1 344 344	1 372 804	1 077 986
14	Sainte Chapelle	Paris	645 374	689 005	778 570	833 392	852 989	830 012
15	Institut du Monde Arabe	Paris	-	614 902	1 247 390	822 285	724 805	822 766
16	Musée d'art moderne de la ville de Paris	Paris	331 847	97 187	-	775 581	385 887	809 801
17	Musée Rodin	Paris	508 386	528 779	598 589	621 513	700 001	751 384
18	Musée Grévin	Paris	605 000	705 100	668 373	682 000	762 000	739 500
19	Musée Carnavalet	Paris	665 440	395 355	438 487	441 193	485 295	730 104
20	Château	Chambord	647 840	658 293	651 325	668 977	721 830	717 822
21	Palais de la Découverte	Paris	382 102	463 000	630 385	625 383	500 000	657 898
22	Tour Montparnasse	Paris	460 000	500 000	440 000	458 000	554 372	643 904
23	Palais des Papes	Avignon	514 118	532 010	549 525	569 973	606 096	599 204
24	Petit Palais	Paris	-	-	90 213	787 418	576 339	580 278
25	Musée du Luxembourg	Paris	-	-	-	717 220	973 417	560 000
26	Panthéon	Paris	386 162	416 640	424 832	454 999	507 452	557 620
27	Musée de l'Orangerie	Paris	-	-	-	497 093	598 762	543 754
28	Château du Haut Koenigsbourg	Orschwiller	525 021	521 090	507 289	489 678	513 714	515 957
29	Palais Garnier	Paris	363 576	457 136	493 943	482 292	480 933	500 452

DGCIS - Mémento du tourisme
Édition 2009

La quasi-totalité des sites culturels mentionnés dans ce palmarès (23 sur 29) sont parisiens. L'Ouest n'en compte que deux : le château de Nantes (1,3 million de visiteurs en 2008) et l'abbaye du Mont-Saint-Michel (1,2 million).

mière destination shopping au monde » (<http://www.southchinamall.com.cn>).

Face à ces métropoles s'ajoutent les villes « touristifiées ». Elles ont généralement connu une crise économique et démographique majeure avant d'être redécouvertes, historiquement ou de manière contemporaine, par des militaires, des voyageurs. Telle fut l'histoire de Bruges et Venise. Celle-ci a vu sa population divisée par cinq entre 1780 et 1830. On peut affirmer aujourd'hui que les voyageurs romantiques ont été particulièrement inspirés par cette ville « moribonde » et que là se situe le tournant touristique. Venise aurait sans doute bel et bien disparu si le tourisme ne l'avait sauvé.

Le contexte est finalement assez favorable pour de très nombreuses villes de taille moyenne, qui disposent certes d'atouts mais visiblement insuffisants pour engendrer une fréquentation touristique conséquente, où le tourisme néanmoins est souhaité et attendu. « Les villes génèrent en effet la plus forte consommation touristique,

estimée à 23,6 milliards d'euros, dont 60 % proviennent des touristes étrangers. Elles représentent le quart des nuitées totales, un peu moins du tiers des séjours effectués par les résidents (soit le deuxième espace le plus fréquenté) et 40 % des séjours effectués par les non-résidents² » Cela s'explique par la transformation des villes auxquelles rénovations urbaines, politiques culturelles et festives importantes et parfois imposantes, avec le lancement de manifestations originales telle les « capitales européennes de la Culture » en 1985, ont donné leur chance « touristique » alors qu'elles avaient traversé ou traversaient encore une histoire difficile. Toutefois toutes les villes, même de taille voisine, ne connaissent pas la même situation en dépit de ces évolutions et les villes qui nous occupent, Nantes, Angers et Rennes, sont particulières et ont beaucoup en commun.

2. <http://www.tourisme.equipement.gouv.fr>.





Un classement à prendre en compte, celui des étoiles de l'hôtellerie.

Tourisme et voyages d'affaires : des besoins et des pratiques très différents.

Montée en gamme: davantage à Nantes qu'à Angers et Rennes

Comme l'on sait que la quasi-totalité des lits touristiques en ville sont des lits hôteliers, l'observation de cet indicateur nous parle particulièrement de l'activité touristique des villes. Comme le montre le rapport du Club des Villes de 2006, Angers, Nantes et Rennes ont connu une croissance assez marquée du nombre d'hôtels pendant la décennie qui s'achève. Elles se caractérisent par un faible déploiement du haut de gamme qui apparaît aujourd'hui comme le fer de lance du développement touristique.

Cette montée en gamme (trois et quatre étoiles) favorise la mise en tourisme ou le renforcement de la fréquentation de nombreuses destinations en souffrance. Elle garantit le renouvellement de la fréquentation à la fois sous la forme de grandes chaînes d'hôtel qui peuvent provoquer des événements d'affaires de rayonnement important, mais aussi d'une hôtellerie de charme qui peut permettre une découverte autre de la ville au public qui connaît bien les métropoles touristiques et les villes « touristifiées » mais seraient prêts à passer un week-end ailleurs: le « resort urbain³ » tel que se nomme l'hôtel *Lecoq Gadby* (quatre étoiles) est unique à Rennes avec son hôtel-spa de 14 chambres et son hôtel de charme de 11 chambres; Angers ne propose que trois hôtels 3* et aucun dans une logique « de charme »; et Nantes dispose de deux hôtels 4*, le Grand Hôtel Mercure (160 chambres) et l'Abbaye de Villeneuve aux Sorinières (20 chambres), et dix hôtels 3*. Là se situe la plus forte progression qualitative parmi les trois villes.

Cependant, cette progression ne suffit pas pour mettre les villes aux normes en vigueur. En effet, l'arrivée de la norme cinq étoiles place les trois étoiles en catégorie médiane pour ne pas dire moyenne. Si les classements sont parfois peu représentatifs des réalités de certains hôtels, ne mésestimons pas l'effet symbolique des étoiles surtout à l'international. Quand l'objectif d'une ville est de déployer son rayonnement, voilà le genre de considération à prendre en compte.

Rennes: une ville d'affaires dans une région touristique

Mais cet indicateur est en trompe-l'œil dans la mesure où l'hôtel accueille des touristes et des voyageurs d'affaires, deux publics aux attentes, aux préoccupations et aux pratiques très diversifiées en dépit de croisements qui sèment

parfois le trouble. Là, Nantes, Angers et Rennes se distinguent à l'échelle française. D'après les travaux de la Commission permanente du tourisme urbain, la différence entre les taux d'occupation semaine/week-end est la plus marquée dans ces villes avec presque 40 % pour Rennes et autour de 35 % pour Nantes et Angers. Un véritable trio de tête national qui illustre bien la particularité de ces villes: destinations d'affaires et non destinations touristiques comme le montre l'évolution mensuelle des taux d'occupation des hôtels à Rennes, tout à fait exemplaire de notre constat d'ensemble (fig. 1). À Rennes, ville-capitale régionale, le taux d'occupation est maximum en mars-juin et septembre: c'est une ville d'affaires dans une région touristique dont le pic de fréquentation se situe en été.

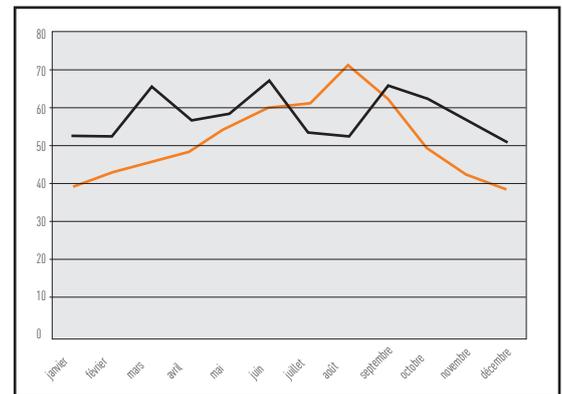


Fig 1 : La fréquentation hôtelière à Rennes (trait noir) et en Bretagne (trait orange): À Rennes, trois pics de fréquentation hôtelière (février-mars, juin, septembre) encadrent le creux des vacances d'été. La ville n'est pas encore une ville touristique... dans une région qui l'est. Enquête de fréquentation hôtelière/Direction du Tourisme/INSEE Bretagne/Réseau MORGOAT module hôtellerie, 2010

Angers illustre une situation intéressante et contradictoire. Greffée sur l'axe ligérien paré de deux couronnes internationales, le classement Unesco et les châteaux de la Loire, elle ne tire pas profit de ces labels et la présence du Château du Roi René (152 000 visiteurs) ne suffit pas à établir son rayonnement touristique. Il sera intéressant de voir si l'ouverture de *Terra Botanica*⁴ change la donne de

3. Resort est le terme anglais utilisé pour désigner le plus souvent un complexe de loisirs ou un parc d'attraction dotés d'un ensemble hôtelier.

4. Terra Botanica est un ensemble de 110 000 m² de jardins, de serres et de bassins, consacré à la flore du monde entier et jalonné de quarante attractions. Il est situé entre Angers et Avrillé à la sortie n° 16 de du contournement nord d'Angers, direction Cantenay Epinard. Il est ouvert de 10 h à 19 h du 10 avril au 5 septembre, et de 9 h à 18 h du 10 septembre au 3 novembre.

cette ville actuellement plus régionale que nationale voire internationale. Quant à Nantes, elle semble tirer profit des projets et des actions menées depuis quelques années déjà. Elle est capitale régionale et ce statut lui confère des prérogatives particulières. Les acteurs en charge de la ville ont investi dans une politique culturelle audacieuse qui porte ses fruits. Les Folles journées sont un réel succès avec 98 % des billets vendus en 2010 soit 128 000 entrées. Ou encore l'accueil de la troupe Royal de Luxe qui a engendré les Machines de l'île dont la renommée est internationale. Cette évolution est telle que les scientifiques des sciences sociales publient des articles sur Nantes, autre signe d'une profonde évolution.

Les Champs Libres : un rayonnement régional

Rennes n'est pas une ville touristique et, à l'heure actuelle, la ville a peu de chances de le devenir à la lumière des processus connus pour contribuer à la mise en tourisme des villes. Le patrimoine rennais n'est en rien monumental et il reste limité avec le Musée de Bretagne (50 000 visiteurs par an environ, 13^e site sur 27 proposés dans les classements régionaux) ou encore le musée des Beaux-Arts qui occupe la 22^e place. La modernité est absente contrairement à Metz (avec le musée Pompidou) ou à Lens (avec l'ouverture du musée du Louvre en 2012). On sait la nécessité d'un élément monumental pour attirer les foules et produire un changement de regard des populations sur le lieu, à des échelles qui dépassent la région. La renommée est à ce prix et l'on connaît le prix de ces édifices qui coûtent chers, dans tous les sens du terme, et des difficultés comme des tensions que cela engendre ainsi que le montre l'accouchement difficile du Musée des Confluences à Lyon⁵.

Dans le cas rennais, peut-être aurait-il fallu profiter autrement de la catastrophe qui détruisit le Parlement de Bretagne et, construire un édifice résolument moderne et innovant dans un lieu central qui aurait renouvelé l'image de la ville. Car le problème de nombreuses villes est de disposer de place en position centrale. Mais les temps qui courent préfèrent perpétuer le passé quitte à le reconstruire à l'identique plutôt que de révolutionner les centres-villes. Et l'édification des Champs Libres reste de trop petite taille pour modifier le regard. En revanche, il contribue à stimuler le regard des Rennais, des Bre-

tons et des habitants des régions limitrophes, ce qui est déjà très important.

Car l'attrait touristique contemporain fonctionne sur la monumentalité, Dubaï en est l'incarnation merveilleuse et terrible selon les régions du monde où l'on se situe. Cela fait parler du lieu. Ce choix de développement reste d'actualité pour les villes peu touristiques. La politique du Havre de ce point de vue est très intéressante. En effet, le tournant touristique que souhaite prendre la ville-port de Normandie reste lié à l'aboutissement de la déjà célèbre Tour Jean Nouvel, 120 m de haut au cœur des Docks Vauban⁶. Si la ville parvient à réaliser cet édifice pour 2017, année du cinquantième centenaire de la ville édifée par François 1^{er}, il y aura là un symbole à plus d'un titre. Le tourisme marquera définitivement son emprise sur l'espace industriel et si la Tour est belle comme le laisse entrevoir le projet et son contenu de qualité, alors l'effet Guggenheim sera ici démultiplié. Le label Unesco, le Casino Partouche ont permis d'amorcer le virage. Cet édifice sanctionnera la réussite touristique et ludique d'une ville si longtemps dépréciée.

Enfin, en termes d'animation et de rayonnement culturels, les villes de l'Ouest français jouent tous cette carte avec des festivals ou des manifestations dont la plupart sont à vocation régionale à l'exception des Folles Journées déjà évoquées. Pour Rennes, les *Transmusicales* par leur programmation et leur calendrier sont clairement un événement de loisirs qui permet à Rennes de fonctionner comme métropole régionale et d'affirmer son rayonnement. En revanche, une exposition un peu remarquable comme « La légende du Roi Arthur », en 2008 aux Champs Libres-Musée de Bretagne a produit une forte croissance de la fréquentation qui est passée de 50 000 à près de 80 000 (Observatoire du tourisme de Bretagne, janvier 2010). Mais là encore, le public est resté régional, l'exposition se déplaçant ensuite à la Bibliothèque nationale de France à Paris.

5. Le Musée des Confluences abriterait sur 22 000 m² au confluent du Rhône et de la Saône un musée des sciences et des sociétés. Le bâtiment, d'architecture résolument futuriste serait financé par le département du Rhône et la région Rhône-Alpes Son ouverture est prévue en 2013-2014.

6. La Tour Nouvel abriterait sur 7 000 m² un grand musée dédié aux activités maritimes et au développement durable.

Peut-être aurait-il fallu profiter différemment de la catastrophe du Parlement.

Le Havre a choisi le monumental : une tour dessinée par Jean Nouvel.





Sur les dix sites (avec billetterie) les plus visités en Bretagne en 2008, aucun ne se trouvait à Rennes Métropole. Mais ce n'est pas le seul critère à utiliser pour déterminer le potentiel touristique...

Entrées billetterie	Visiteurs
Océanopolis à Brest (29)	465 260
Aquariums de Saint-Malo (35)	339 126
Parc zoologique de Pont-Scorff (56)	200 993
La Récré des 3 Curés à Milizac (29)	157 556
Parc zoologique de Brantféré (56)	146 129
Château et parc zoologique de la Bourbansais (35)	133 841
Aquarium du Golfe à Vannes (56)	131 418
Fort La Latte à Plévenon (22)	126 312
Cité de la Voile Eric Tabarly à Lorient (56)	112 116
Château de Suscinio (56)	91 601

Au-delà du tourisme

Notre propos peut apparaître comme péremptoire et définitif mais tel n'est pas notre volonté. Il vise plutôt à bien délimiter l'objectif à atteindre, les pratiques à favoriser et les populations à séduire. Aussi ne faut-il pas aborder la problématique du développement de la ville par le seul tourisme, en faire un impératif mais favoriser l'accueil de toutes populations susceptibles de séjourner temporairement sur le lieu. Aujourd'hui, existent différentes familles de séjournants.

Alors les attributs de la réussite ne sont plus ceux de la mise en tourisme, tels que nous les avons brièvement évoqués mais davantage une réflexion sur la qualité du lieu urbain. Alors toutes les villes peuvent, avec de l'imagination et du savoir-faire, développer une économie présenteielle (Terrier, 2006) qui, pourrait, contre toute attente, produire plus d'effets qu'une simple fréquentation touristique.

POUR ALLER PLUS LOIN

DIRECTION DU TOURISME, 2006, *Poids du club « tourisme en ville » dans le tourisme urbain en 2005*. Rapport Général. Maison

de la France

PH. DUHAMEL et R. KNAFOU, 2007 « Le fonctionnement de la centralité touristique de Paris », Philippe Duhamel et Rémy Knafou, in Thérèse Saint-Julien et Renaud Legoix (dir.), *La métropole parisienne. Centralités, inégalités, proximités*, Paris, Belin, coll. Mappemonde, pp. 39-64.

PH. DUHAMEL, 2007, « Patrimoine et modernité : double logique de la production et du renouvellement des villes touristiques », in Philippe Duhamel et Rémy Knafou (dirs.), *Les Mondes urbains du tourisme*, Paris, Belin, coll. Mappemonde, pp. 297-307. Equipe MIT, 2005, *Tourismes 2, moments de lieux*. Paris, Belin, coll. Mappemonde.

CH. TERRIER (dir.), 2006, *Mobilité touristique et population résidente. Les bases de l'économie présenteielle*. Paris, Ministère des Transports, de l'Équipement, du Tourisme et de la Mer, Direction du tourisme, Département de la stratégie, de la prospective, de l'évaluation et des statistiques, 128p.

L'image de Rennes à travers les guides touristiques français

CONTEXTE > *Les guides de voyage constituent une source de première main pour connaître les mutations de l'image de Rennes même si aucune forme ne semble avoir gardé durablement l'adhésion de tous¹. D'abord qualifiée de « quelconque » (« une journée suffit pour la visiter »), elle n'a acquis que récemment une réputation de ville touristique au patrimoine très divers.*



RECUEILLI PAR > **SOPHIE CHMURA**

L'aristocratie du 17^e siècle a inventé la plupart des pratiques de voyage d'agrément et a signé les tous premiers guides. Deux titres du siècle de Louis XIV livrent des descriptions de Rennes : *Les délices de la France* par François-Savinien d'Alquié et *Le guide fidelle des étrangers dans le voyage de France* par Alcide de Saint-Maurice. Rennes apparaît dans l'un comme « un petit paradis »², alors que dans l'autre se démarque le « bastiment fort magnifique »³ du Parlement.

Sophie Chmura est historienne de l'art et docteur en histoire de l'Université de Rennes 2

« On ne sait quoi de morne et d'attristant »

Les guides du 18^e siècle qui évoquent Rennes sont rares : ce sont les récits de voyages qui sont utilisés pour visiter la cité. Il faut naturellement distinguer le guide, nor-

1. S. Chmura, *Espace bâti, urbanisme et patrimoine à Rennes, 18^e-21^e siècles (représentations et images)*, Thèse de doctorat d'histoire, Université de Rennes 2, 2008, tome I, pp.14-152.

2. F.-S. d'Alquié, *Les délices de la France, avec une description des provinces et des villes du royaume*, tome 1, Paris, G. de Luyne, 1670, n.p.

3. A. de Bonnecase Saint-Maurice, *Le guide fidelle des étrangers dans le voyage de France*, Paris, E. Loyson, 1672, 262 p.





Une capitale déchuée, une ville française en terre bretonne.

matif, du récit de voyage, plus propice à l'épanouissement d'un regard original, mais cette distinction ne doit cependant pas être surestimée, car les discours tenus par l'un et l'autre s'avèrent, à l'usage, extrêmement similaires. Les guides nationaux qui prolifèrent de la Restauration à la Monarchie de Juillet décrivent Rennes selon des schémas ancrés dans la mémoire collective par les textes antérieurs. Ils s'inspirent des récits de voyages, comme celui de La Vallée⁴ entièrement pillé par le *Guide pittoresque* de 1836 où il est écrit que « l'ensemble de la ville a on ne sait quoi de morne et d'attristant qui n'échappe pas à l'attention des voyageurs »⁵.

Il faut attendre l'inauguration de la ligne de chemin de fer en provenance du Mans en 1857 pour qu'un avenir touristique s'ouvre à Rennes. Or, les textes de la première moitié du 19^e siècle en donnent une image brouillée, car depuis la Révolution elle semble menacée par un déclin irrémédiable : c'est une capitale déchuée qui a perdu son Parlement, une ville française en terre bretonne qui ne correspond pas aux espérances du voyageur qui veut découvrir la Bretagne pittoresque.

Rennes pâtit de ce préjugé comme l'explique Auguste Moutié en 1858 : « La ville est depuis longtemps toute française. Elle ne fut que la capitale de la Bretagne dont elle n'eut jamais ni la population, ni le langage, ni les coutumes, ni les mœurs, ni l'esprit, ni cette invincible opiniâtreté à conserver les formes du passé [...]. D'autres villes de Bretagne peuvent se symboliser par un monument dont le profil suffit à évoquer l'ambiance. Rien de semblable à Rennes, on n'y rencontre plus la féerie des clochers ajourés et le parler chantant de la terre celtique »⁶.

Hors des circuits traditionnels

Les guides la soumettent à la concurrence des grandes villes voisines : elle n'a pas la reconnaissance que reçoivent Bordeaux, La Rochelle et Nantes, grands ports de la façade atlantique qui bénéficient depuis le 18^e siècle des grands courants économiques et architecturaux. Jugée mal située, Rennes ne fait pas partie des circuits traditionnels par la côte nord et sud de la Bretagne qui profitent à des cités comme Saint-Malo ou Granville, villes de bains de mer qui prospèrent depuis les tous débuts du 19^e siècle grâce à la clientèle bourgeoise parisienne.

Dans certains grands guides, fortement liés au genre des annuaires, Rennes apparaît sous l'angle de sa suprême

matie administrative avec l'énumération fastidieuse des autorités civiles, religieuses, militaires et universitaires réunies sur son territoire.

En 1863 et 1864, la voie de chemin de fer rennaise rejoint Vannes, Quimper, Saint-Malo et Brest. Rennes, de ville marginale, devient le carrefour de la Bretagne, étendant son aire d'influence. À la faveur de ce renforcement du réseau ferroviaire la ville apparaît désormais comme une étape dans les guides-albums consacrés aux bains de mer⁷, mais ce n'est qu'une halte.

« Une majesté déchuée »

Le *Guide Joanne*, né en 1860⁸, succédant aux *Guides de la Bibliothèque des chemins de fer*, assure qu'une journée suffit⁹ pour voir Rennes « en visitant les musées, le Palais de Justice, la place de l'Hôtel de ville, la Cathédrale (d'où l'on voit la Porte Mordelaise) et le jardin des plantes »¹⁰, et ce jusque dans les années 1910. Les *Guides Joanne* se défont de la prétention initiale des guides touristiques à l'exhaustivité : palais et casernes, églises et hôpitaux n'y tiennent pas le même rang.

Les guides indiquent soit une sélection, soit une hiérarchie des lieux. Leur présentation sobre et attrayante attire un assez vaste public auquel sont prescrites des normes et des valeurs bourgeoises. Il y a un véritable effort de vulgarisation : les *Guides Joanne* deviennent un modèle du genre grâce à leur format commode, solidement broché, à leur illustration et à leurs plans urbains. Guides de voyage en langue française par excellence comme leur concurrent allemand le *Baedeker*, les *Guides Joanne* n'en restent pas moins attachés à la lignée critique des premiers guides nationaux en généralisant l'idée

4. La Vallée, *Voyage en Bretagne 1793-1794*, Huelgoat, Moruan, 1978, pp. 9-12.

5. *Guide Pittoresque du voyageur en France. L'Ille-et-Vilaine*, Paris, Ed. Firmin, 1836, n.p.

6. A. Moutié, *De Paris à Rennes et à Alençon*, Paris, Hachette, 1858, pp. 256-258.

7. Constant de Tours, *Vingt jours en Bretagne : de Saint-Malo à Brest*, Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1892, 138 p.

8. A. Joanne, *Guide du voyageur en Europe. France - Belgique - Hollande - Îles Britanniques - Allemagne - Danemark - Suède - Norvège - Russie - Suisse - Savoie - Italie - Malte - Grèce - Turquie d'Europe - Espagne - Portugal ouvrage entièrement nouveau...*, Paris/Londres/Leipzig, 1860, X et 1119 p., carte.

9. A. Joanne, *Bretagne*, Paris, Hachette, 1881, cartes et plans, avec un appendice pour les îles anglaises de Jersey et de Guernesey. [rééd. 1882, 1884, 1885, 1887, 1892, 1894, 1896], p. 26.

10. P. Joanne, *Collection des guides Joanne : la Bretagne*, Paris, Librairie Hachette et C^e, 1902, p. 84.

que « Rennes n'est plus qu'une majesté déchuë portant tristement le deuil de son Parlement comme Versailles de son Roi. Elle présente bien, en effet, l'aspect d'une grande ville, moins le mouvement, moins le bruit, moins la vie »¹¹.

D'autres guides nationaux préviennent qu'il faut éviter le quartier reconstruit après l'incendie de 1720 car Rennes « semble la ville des morts, ses grandes voies sont silencieuses, et sans animation et la régularité même des maisons élevées sur un plan uniforme et bâties pour la plupart en granit noire [sic], ajoutent encore à la tristesse générale »¹². Il en est de même pour les quartiers préservés des flammes où il y a des « maisons rivalisant de vétusté, de laideur et d'irrégularité avec les plus vieilles, les plus irrégulières et les plus laides maisons de Vitré »¹³.

« Un Avignon sans monument et sans soleil »

Les dégâts dans les esprits sont importants comme en témoignent les articles de presse de 1899, année où Rennes accueille le procès Dreyfus. Les journalistes la dénigrent, faisant écho à leur guide¹⁴. Leur consœur Séverine trace un portrait amer des Rennais et de leur ville : « Ils ne nous appellent ni des voyageurs ni des touristes, mais ne nous désignent que de ce seul vocable : les Étrangers. [...] Rien n'a pu contre ce granit. Voilà pourquoi Rennes semble un Avignon sans monument et sans soleil »¹⁵ alors que Louis Rogès conclut : « Bien peu sont partis de cette ville avec l'envie d'y retourner »¹⁶.

En cette fin de 19^e siècle, érudits, membres de Sociétés savantes ou universitaires reconnus localement dénoncent de plus en plus fréquemment les textes péjoratifs des guides nationaux et défendent les beautés et les avantages de leur cité. La réhabilitation de l'image de Rennes est particulièrement active durant toute la première moitié du 20^e siècle. En 1925, les éditions Bahon-Rault, créées par le président du syndicat d'initiative de Rennes et de sa Région, attaquent les *Guides Joanne* et expliquent que « Rennes n'est pas la ville morte que des esprits chagrins se plaisent à proclamer [...] : « la ville de Rennes ne renferme aucun monument de premier ordre », les touristes ne manqueront pas de s'apercevoir de l'inexactitude de cette assertion, et de constater que Rennes, grande ville dans le passé, n'est pas non plus une majesté déchuë mais une cité qui marche dans la voie du progrès »¹⁷.

La porte de la Bretagne



À partir des années 1930, la propagande touristique de Rennes est assurée par la fédération des syndicats d'initiatives, la chambre de commerce, le conseil général et la municipalité qui publie *Rennes, capitale accueillante vous ouvre les portes de l'admirable Bretagne*¹⁸. Même si les *Guides Bleus*, qui s'adressent aux voyageurs qui arrivent par le chemin de fer, et les *Guides Michelin*, destinés en priorité aux automobilistes, fournissent, à défaut de détails érudits, des circuits pittoresques rapides où sont classées les curiosités sensées avoir de l'intérêt, les guides locaux essayent d'inviter le visiteur à rester plus de trois heures dans la ville pour qu'il comprenne sa longue histoire et découvre plus que le Palais de Justice, l'Hôtel de ville, la Cathédrale, la Porte mordelaise ou le Thabor.

L'objectif est bien de rompre avec le regard extérieur et d'affirmer un caractère propre, l'âme rennaise, à la fois immuable et capable de s'adapter aux temps nouveaux, mais également de redonner à la ville son titre de Capitale de la Bretagne. Le guide *Rennes, capitale accueillante*

Au début du 20^e siècle, Rennes se rebiffe et réhabilite son image.

L'objectif est de rompre avec le regard extérieur et d'affirmer l'âme rennaise.

11. A. Joanne, *Collection des guides Joanne guides Diamant : la Bretagne*, Paris, Librairie Hachette et C^e, 1878, p. 44.

12. *Guide Philipps. Bretagne et Basse Bretagne avec illustrations, cartes et plans, Parcours et séjour*, Paris, Degorce-Cadot éd., 1870, p. 93.

13. *Itinéraire général de la France : Bretagne*, Paris, Librairie Hachette et C^e, 1873, 639 p. + Appendices. [rééd. 1877], p. 78.

14. Exemples in C. Cosnier, A. Héléard, *Rennes et Dreyfus en 1899. Une ville, un procès*, Paris, Horay Editeur, 1999, 399 p.

15. Séverine, in *Le Journal*, 22 août 1899.

16. L. Rogès, in *Le Journal des Débats*, 1^{er} septembre 1899.

17. A. Orain, *Rennes capitale de Bretagne, guide du touriste revu et complété par E. Rivière*, Rennes, Bahon-Rault imp. éd., 1925, 304 p.

18. *Rennes, capitale accueillante vous ouvre la porte de l'admirable Bretagne*, Rennes, Municipalité de Rennes, 1937, 16 p.





lante... est le premier à ériger la cité en porte de l'ouest breton. L'accent est mis sur les lieux de pouvoir et d'enseignement, sur le palais de Justice, les parcs, les églises, les vieilles rues et les meilleurs tableaux du musée.

Dans la même veine, après la Seconde Guerre mondiale, face aux difficultés locales d'attractivités touristiques, la municipalité publie *Rennes capitale de la Bretagne, porte de l'occident, tremplin du tourisme dans l'ouest*¹⁹. Le travail de réhabilitation de l'image nationale de la ville porte vraiment ses fruits dans les années 1950, lorsque les *Guides Verts Michelin* optent pour une approche plus historique et chronologique. Les grands éditeurs font alors appel plus souvent à des spécialistes et érudits locaux, comme Henri Buffet²⁰, directeur des Archives Départementales de 1941 à 1974, conservateur des antiquités et des objets d'art, membre du conseil d'administration du syndicat d'initiative de Rennes et de sa région.

Pour autant, Rennes reste toujours une étape rapide du voyage en Bretagne et en 1966, le maire lui-même, Henri Fréville, n'hésite pas à signer la plaquette touristique *Rennes souhaite votre venue*²¹. Les itinéraires touristiques s'enrichissent progressivement en intégrant l'architecture du 19^e siècle et des créations contemporaines. Ainsi, les visites qui partent des places de l'Hôtel de ville et du Parlement mettent en valeur l'histoire et la vie culturelle rennaise, alors que celles qui débent place de la République valorisent les lieux du pouvoir politique et économique. La porte mordelaise, la cathédrale et le parlement demeurent les principaux points d'ancrage de la mémoire rennaise. L'ère de la modernité et de la communication est parfois présentée au palais du commerce, à l'imprimerie Oberthür ou aux Horizons.

« Ville d'art et d'histoire »

Dans les années 1970-1980, les guides changent d'aspect et de perspectives : Rennes a en effet obtenu le titre de « Ville d'art » en 1978 et le label de « Ville d'art et d'histoire »²² en 1986. *Ouest-France* diffuse des ouvrages qui promeuvent la culture urbaine, les productions architecturales et plastiques contemporaines²³. La vocation touristique de la ville est également renforcée dans les *Guides Michelin* : elle allie l'utilisation du patrimoine le plus ancien comme le plus anticipateur, la fréquentation intellectuelle comme la gastronomie la plus popu-

laire. Mais le parcours urbain proposé par le *Guide vert* se limite désormais au secteur sauvegardé et aux rues piétonnes²⁴.

Sur plus de trois siècles, les mêmes sites, les mêmes monuments centraux représentent Rennes et ce, même si l'inventaire officiel des richesses patrimoniales de la cité a été dressé et enrichi par les acteurs locaux. C'est à la fin des années 1980 que la vocation touristique de la ville se renforce, sans qu'il soit possible de privilégier un trait architectural plutôt qu'un autre contrairement à Colmar avec le pan de bois ou Bordeaux avec le 18^e siècle. L'office de tourisme de Rennes et les guides nationaux communiquent aujourd'hui sur la diversité du patrimoine rennais en mettant l'accent sur l'ancienneté du site et sa fonction de capitale de Bretagne. Mais, les *Guides du Routard*, fondés dès 1973 et dont le site internet²⁵ est aujourd'hui un des plus visités en France, révèlent la permanence des vieux préjugés : « On arrive souvent ici avec l'idée de trouver une grande ville, un peu austère, sans monument éblouissant et sans image de marque précise. En fait, on est surpris de découvrir en Rennes une « ville capitale » (de Bretagne), à taille humaine où il est agréable de vivre et se promener »²⁶.

Rennes, capitale accueillante vous ouvre la porte de l'admirable Bretagne, Rennes, 1937 (collection de l'auteur). En couverture, la Porte Mordelaise de l'ancienne cité ducale, par Pierre Galle, valorise Rennes comme capitale et porte de la Bretagne : « Rennes est véritablement le centre intellectuel, artistique et touristique de cette insondable Bretagne [...]. C'est Rennes, sa paisible, sa studieuse, son historique capitale : Rennes, cité des Fleurs, des Musées et des Palais, qui vous ouvre la porte et vous montre la route de la Bretagne enchanteresse ».

19. *Rennes, capitale de la Bretagne, porte de l'occident, tremplin du tourisme dans l'ouest*, Rennes, Oberthür, 1958, n.p.

20. H.-F. Buffet, *Rennes Ille-et-Vilaine*, Paris, Vanoest, 1947, 32 p.

21. H. Fréville, *Rennes souhaite votre venue*, Rennes, Ville de Rennes, 1966, s.p.

22. « Rennes », in *Cités d'Art de Bretagne*, Rennes, Union des Villes d'Art et d'Histoire et des Villes Historiques de Bretagne et Association des Petites Cités de caractère de Bretagne, 2001, p. 6.

23. *Regard sur le patrimoine*, Rennes, Ouest-France, « Promenades à Rennes », 1993, 46 p.

24. *Guide vert Michelin Bretagne*, Paris, Michelin et C^e, 2000, 290 p.

25. <http://www.routard.com>

26. *Le guide du routard Bretagne Nord*, Paris, Hachette Tourisme, 2005, p. 72.

Mais la ville reste toujours une étape du voyage en Bretagne.

Ce n'est qu'avec les années 80 que la vocation touristique de la ville se renforce.

Sites et bâtiments rennais évalués dans les guides au 20^e siècle

LIEUX ET BATIMENTS	Guide Michelin 1928- 1929	Guide Michelin 1950	Guide Bleu 1972	Guide Bleu 1991	Guide Hachette 1998
Palais de Justice	***	**	**	**	
Cathédrale		*		*	
Hôtel de Ville			*	*	
Thabor		**	*	*	
Musées		**	*		***
Rue de la Psalette			*		
Rue Saint-Guillaume			*		
Cloître Saint Melaine			*		
Escalier des Carmes			*		
Hôtel de Blossac		**	*		
Rue du Chapitre				*	**
Quartier du Parlement					**
Balade des rues					*
Rennes la nuit					***
Porte Mordelaise				*	
Quartier Saint-Melaine					*
Place Sainte-Anne					***
Place des Lices				*	
Foire Internationale					**





Rennes sous le regard critique des écrivains

RÉSUMÉ > *Rennes n'a pas été gâtée par les auteurs-voyageurs. Bernardin de Saint-Pierre, Mérimée, Stendhal, Taine, Flaubert ne furent pas tendres avec la ville. Leurs critiques, souvent injustes, témoignent de l'image incertaine, ambiguë, voire illisible de Rennes, partagée entre « vraie » France et « vraie » Bretagne.*



RECUEILLI PAR > **GEORGES GUITTON**

Les grandes plumes du 19^e siècle ont griffé méchamment la cité des bords de Vilaine. Elles ont créé à l'heure du tourisme naissant un lieu commun négatif qui peine à se dissoudre. Souvent, ce sont les Rennais eux-mêmes qui, prenant à leur compte le regard sarcastique de l'élite parisienne, ont adopté durablement la posture de l'autodénigrement affectueux.

Georges Guitton est membre du comité de rédaction de *Place Publique*

Bernardin de Saint-Pierre: « Air pauvre » et « uniformité »



La charge commence dès le 18^e siècle avec Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre. Passant par Rennes aux premiers jours de l'an 1768 pour embarquer à Lorient, il note dans son *Voyage à l'île de France, à l'île Bourbon et au cap de Bonne Espérance* : « Rennes m'a paru triste. Elle est au confluent de la Vilaine et

de l'Ille, deux petites rivières qui n'ont point de cours. Ses faubourgs sont formés de petites maisons assez sales,

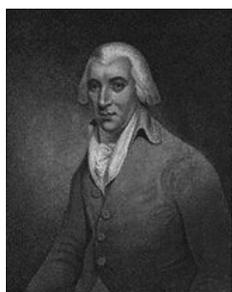




« On y remarque plusieurs bâtiments neufs, deux places assez belles ».

ses rues mal pavées. Les gens du peuple s'habillent d'une grosse étoffe brune, ce qui leur donne un air pauvre ». L'auteur de *Paul et Virginie* reconnaît sans grande conviction quelques menus mérites à la capitale bretonne. « Cette ville, qui fut incendiée en 1720, a quelque magnificence, qu'elle doit à son malheur. On y remarque plusieurs bâtiments neufs, deux places assez belles (...). L'intérieur du Parlement est assez bien décoré, mais, ce me semble, avec trop d'uniformité (...). » On fait mieux comme compliment!

Arthur Young : «Le mécontentement du peuple »



Vingt ans plus tard, nous sommes en 1788, l'agronome anglais Arthur Young avec une retenue toute scientifique fait montre d'une sage neutralité: « Rennes est bien bâtie, et a deux belles places », et le jardin « appelé *Le Tabour* » (sic) « mérite d'être vu¹ », note-il dans ses

fameux *Voyages en France*. Ce qui retient surtout son attention, quelques mois avant la Révolution, ce sont les six régiments massés à l'entrée de la ville en vue de réprimer « le mécontentement du peuple » dû « à la cherté du pain et à l'exil du Parlement » (de Bretagne). L'Anglais avoue ne pas comprendre cet « amour pour le Parlement » alors que « nulle part la distinction entre la noblesse et les roturiers n'est si tranchée, si insultante, si oppressive, qu'en Bretagne ». A croire, suggère-t-il que le peuple a été soudoyé pour défendre cette institution! Avant de quitter Rennes pour affronter ses alentours, « pays moitié sauvage, moitié civilisé », le voyageur n'omet pas de louer la bonne tenue et la bonne chère de l'hôtel où il vient de séjourner sans trop déboursier. Un bon point, malgré tout, accordé à Rennes par ce routard des Lumières que fut Young.

Monsieur l'inspecteur général des Monuments historiques n'est pas emballé.

Prosper Mérimée : « Le mauvais goût »



Un demi-siècle plus tard (1834), Prosper Mérimée, l'inventeur du patrimoine, n'aura pas ce genre d'attention triviale. Âgé de 31 ans, il ne voit personne, sauf les pierres, lors de sa tournée d'inspection des monuments qui le conduit à Rennes. Im-

pressions négatives qu'il consigne trois ans plus tard dans ses *Notes d'un voyage dans l'Ouest de la France*: Rennes est un cité trop neuve, reconstruite après incendie (imaginons un fervent des châteaux et cathédrales découvrant les villes reconstruites du Havre ou de Lorient après-guerre). À Rennes, loin du charme si romantique du Moyen Âge, « la manière, le mauvais goût du dix-huitième siècle déparent presque tous les édifices publics, qui d'ailleurs, construits en granit, offrent une teinte grise, uniforme, à laquelle mes yeux ont de la peine à s'habituer ». Même s'il concède que « l'intérieur de la cathédrale moderne (...) mérite des éloges », Mérimée fait grief au Parlement de Bretagne de ses salles aux « formes tourmentées », de son « ornementation lourde », de son « abus de dorure ». Bref, Monsieur l'inspecteur général des Monuments historiques n'est pas emballé.

Une visite à la bibliothèque de la ville complète le tableau d'une note assassine: « On a généralement peu de goût à Rennes pour les objets d'arts et les antiquités. Il y a quelques années, on y apporta un grand nombre de colliers et de bracelets d'or de fabrication gauloise, découverts dans le département des Côtes-du-Nord. Ils ne trouvèrent pas d'acquéreurs et furent fondus à la fin par un orfèvre. »

1. Curieusement, une édition ultérieure des *Voyages en France* a remplacé ce « mérite d'être vu » par « est remarquable ». Repentir de l'auteur? Trucage de l'éditeur ?

Stendhal : Sottise et tristesse...

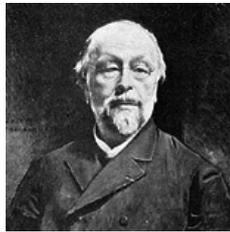


Les aigreurs de Mérimée fixent une mélodie familière aux voyageurs lettrés du 19^e siècle. Dans la légion de ses successeurs acerbes retenons le grand (mais fumiste) Stendhal. L'auteur du *Rouge et le Noir* vient ici au printemps 1837 en vue de publier l'année suivante d'alimentaires

Mémoires d'un touriste. Il n'en revient pas. « Je m'attendais à n'y rien trouver d'intéressant sous le rapport de l'architecture. J'ai été agréablement surpris. Les citoyens de Rennes viennent de se bâtir une salle de spectacle, et ce qui est bien plus étonnant, une sorte de promenade à couvert (première nécessité dans toute ville qui prétend à un peu de conversation). »

Mais à part le théâtre, c'est un festival de claques. La cathédrale? « Rien de plus sot que cette assemblée de colonnes convoquées par le génie architectural du siècle de Louis XV ». Le Parlement? « L'aspect du palais, remarquable par son immense toit d'ardoises, n'est que triste. » Les rues? « Les gens qui y passent marchent lentement, et peu de gens y passent. » L'église Saint-Melaine? Les « chapiteaux ont été masqués avec du plâtre, pour ménager, dit-on, la pudeur des fidèles. » Les façades? « La couleur – gris noirâtre – des petits morceaux de granit carrés avec lesquels les maisons de Rennes sont bâties n'est pas d'un bel effet. » La Vilaine? « Une bien petite rivière ». Le musée? « Il faut que l'on ait en ce pays-ci bien peu de goût pour les arts: un musée aussi pauvrement tenu fait honte à une ville aussi riche. » Passons notre chemin.

Hippolyte Taine « Vilain édifice »



Le fiel ne tarit pas. Voici, le professeur Hippolyte Taine. Il voyage en province dans le cadre d'un jury d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr. Dans ses *Carnets de voyage, notes sur la province*. 1863-1865, le chapitre consacré à Rennes commence mal: « La cathédrale, à colonnes superposées en consoles, n'a rien d'intéressant au-dehors, et au-dedans elle est toute blanche et plate; c'est le plus vilain édifice que j'aie vu. » Et cela continue: dans les rues, « subsiste le pavé pointu, exécrable, qui blesse les pieds; ce sont des pierres de toutes formes serrées au hasard. » Quant aux maisons, elles « sont misérables; on sent là le reste du Moyen Âge ». Ces bâtisses sont protégées par « une espèce de cuirasse lézardée en vieilles ardoises ébréchées, salies, branlantes. »

Dans la foulée, le scientifique Taine nous assène une diatribe anticléricale où virevoltent les « gémissements d'évêque qui foudroie la civilisation moderne » et une bigote en confession semblable à « une espèce de cloporte à genoux »! En colère, le voyageur snobe les édifices de la ville: « Tout cela est propre, neuf, artificiel comme une dent osanore [ndlr: artificielle]. C'est l'idée qui m'est revenue partout: la caserne, la magistrature, l'université, rien n'a de racines propres, tout est implanté. » Avant de conclure sur l'ivrognerie des Bretons « aux mœurs bien primitives », Taine se délecte, dix pages durant, à détailler trois ou quatre tableaux du musée.

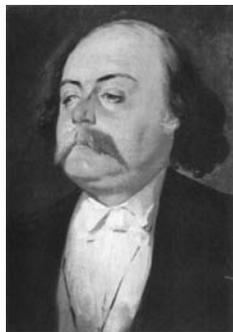
Stendhal : un festival de claques.

« Le pavé pointu, exécrable, qui blesse les pieds ».





Gustave Flaubert Un phoque et rien d'autre



Des insolences à navrer tout office de tourisme.

Car à défaut d'avoir regardé Rennes, le docte visiteur a vu des peintures. Ce détournement du regard, cette vision « à côté » est typique du voyageur lettré. Le plus brillant exemple en est fourni par Gustave Flaubert quand avec son ami Du Camp il randonne en Bretagne en mai-juin-juillet 1847. Le journal

de voyage publié après sa mort sous le titre *Par les champs et par les grèves* s'achève par Rennes. Deux pages savoureuses où notre Gustave n'a d'yeux que pour un phoque ! Captivé par cette attraction foraine présentée au public sur les bords de la Vilaine, il décrit goulûment la scène avant de chuter brutalement : « Voilà ce que nous vîmes à Rennes. Quand le phoque n'y sera plus, qu'y aura-t-il à y voir ? »

Stoppons-là ces insolences à navrer tout office de tourisme. La liste pourrait être allongée de ces propos cruels qui au fil des siècles flétrirent l'âme de notre métropole. Halte au déprimisme. L'heure est venue de se ressaisir. Tous ces écrivains ne sont-ils pas des snobs, des Parisiens, n'ayant que mépris pour la province arriérée. Des condescendants, des partisans, des négligents, imbus de leur style, juchés sur leur position de classe !

Un ton sans complaisance devenu rare aujourd'hui.

Arriérée et moderne

Et en plus, ils sont incohérents. Cette façon dans leurs écrits de nous décocher deux griefs contradictoires. À les entendre, la ville serait à la fois trop archaïque et trop moderne. À la fois, désespérément primitive dans ses mœurs : ivrognerie, saleté, stupidité... Et froidement moderniste dans son architecture : alignements, uniformité, grisaille...

La vérité est que nos littérateurs ne sont avides que de pittoresque. D'un côté, leur frustration les oblige à exagérer l'arriération des indigènes rennais. Et un mouvement inverse, dicté par la même intention, les conduits à brocarder les rues et monuments tracés au cordeau après l'incendie de 1720. En réalité, les voyageurs sont per-

turbés. Rennes leur propose une image indécidable : trop vieille et trop neuve. Trop bretonne et trop française. À la fois ni l'une ni l'autre.

Rennes, point aveugle

Sur la carte du « voyage en Bretagne » dont la mode explose en ce temps-là, Rennes sera donc une anti-chambre aux contours flous. Un point aveugle. Un tableau inassimilable aux clichés bretons. Cela fera de la ville un « parent pauvre » des grandes migrations touristiques après que les auteurs, ces pionniers du voyage armoricain, en eurent fait dans leurs écrits, une sorte d'épouvantail à visiteurs.

Pour autant, on aurait tort de rejeter leurs textes vexatoires². D'abord, ils nous offrent un regard caustique et un ton sans complaisance, devenus rares aujourd'hui. Ensuite, au-delà des postures littéraires, ils délivrent des impressions spontanées non dénuées de vérité. Même si Rennes, la belle endormie, s'est réveillée lors des dernières décennies, il y a quelque utilité à méditer aujourd'hui sur « la teinte grise, uniforme » des bâtiments publics. Ainsi que sur la « tristesse » diffuse ressentie par les chroniqueurs successifs. À chacun d'apprécier l'actualité de leurs remarques.

2. À noter que les livres cités de Bernardin de Saint-Pierre, Young, Mérimée, Stendhal, Taine et Flaubert sont disponibles gratuitement sur Internet, souvent dans leur édition d'origine.

Quoi de neuf à l'écomusée ?

RÉSUMÉ > *L'ouverture du nouvel espace architectural de l'Écomusée du Pays de Rennes est l'occasion de revenir sur l'histoire de ce lieu de culture populaire et sur les enjeux de l'écomuséologie contemporaine sous ses déclinaisons locales.*



TEXTE > **CHRISTINE BARBEDET**

En avril dernier, sur les panneaux municipaux, l'Écomusée du Pays de Rennes affichait à la cantonade: « *Du nouveau à l'écomusée* » et annonçait un double évènement: l'ouverture, derrière une façade originale, de l'extension du bâtiment d'accueil et le lancement d'une exposition dédiée aux ornements de toiture, *Compagnons célestes*. La première profitant au second: au cœur de l'extension, « *bâtiment signal avec un épiderme en bois* », l'agence d'architecture nantaise Guinée et Potin a dessiné une nouvelle salle d'exposition de 350 m². Un nouveau souffle pour l'accueil et l'administration et tout confort pour les visiteurs et les dix-neuf salariés de ce musée de société doublé d'un conservatoire agro-pastoral.

Et pourtant, ironie du sort, ce n'est pas cette actualité souriante qui a retenu l'intérêt médiatique, mais l'incendie du 3 mai dernier qui ravageait un hangar de fourrages, plusieurs ateliers et locaux techniques. L'attrance pour le « spectaculaire » reste une tendance lourde. Mais, n'est-ce pas indirectement ce que courtisait la campagne « *Du nouveau à l'écomusée* »? Un appel du pied pour battre en brèche les idées reçues, du genre: « *À l'écomusée, il n'y a que des vieilleries* » ou « *Quoi de neuf à l'é-*

Christine Barbedet est journaliste indépendante à Rennes.





comusée? ». Cette attente du tout nouveau n'est-elle pas paradoxale quand on a vocation à « *garder des traces tangibles de nos sociétés à différents stades de leur fonctionnement, pour les générations futures* »? Tel que le définit Jean-Luc Maillard, conservateur et directeur.

L'idée de Georges-Henri Rivière

« Nous sommes dans le paradoxe des musées et des écomusées qui est de conserver du patrimoine. Dans ce contexte, que veut dire être innovant? Le public nous demande: « Préoccupez-vous des phénomènes de société actuelle ». Mais il nous dit aussi: « Étonnez-moi Benoît, faites du nouveau! » C'est dans l'ère du web! Nous devrions renouveler les expositions tous les trois mois pour avoir une image de dynamisme qui colle à celle du spectacle évènementiel où la programmation change chaque semaine! La question est de savoir si nous devons aller dans ce sens. »

Quelle est la vocation d'un écomusée? Sur une idée lancée par Georges-Henri Rivière¹, au début des années 50, expérimentée dans les parcs régionaux, à partir de 1968, et au Creusot, en 1971, l'écomusée devenait en 1981 une institution culturelle labellisée par le ministère de la Culture: « L'écomusée répond sans aucun doute au désir de plus en plus vif des Français de s'approprier pleinement leur patrimoine ethnographique et de rechercher ainsi le sens profond du territoire sur lequel ils vivent, dans toutes ses dimensions spatiales et temporelles ». Ses missions: « Assurer d'une manière permanente, sur un territoire donné, avec la participation de la population, les fonctions de recherche, conservation, présentation, mise en valeur d'un ensemble de biens naturels et culturels, représentatifs d'un milieu et des modes de vie qui s'y succèdent ». Un modèle à la française qui a fait des petits. Dans une étude publiée en 1999, Peter Davis, sociologue néo-zélandais, recensait 166 écomusées dans 25 pays différents.

Un grosse ferme près de Rennes une élite de fermiers

C'est à la faveur de ce mouvement de pensée qu'en mai 1987 était inauguré l'Écomusée de la Bintinais, équipement culturel de la Ville de Rennes, aujourd'hui « Écomusée du Pays de Rennes », transféré à Rennes Métropole en 2001. « L'initiateur du projet est Jean-Yves

Veillard², alors conservateur du musée de Bretagne. Il a souhaité que soit conservé localement le témoignage singulier du passé rural de la ville de Rennes », précise Jean-Luc Maillard. « Dès la Révolution, la ville de Rennes vit largement sur sa campagne et continue au cours du 19^e siècle à vivre de ses gros propriétaires terriens. Ces derniers résident en ville, ne travaillent pas et perçoivent les revenus des baux d'un ou plusieurs domaines. » Ils sont nombreux à livrer le lait, la viande, les fûts de cidre et le beurre. Ils vendent aussi leur production au marché des Lices. Une tradition toujours vivante!

L'approche écomuséale de Jean-Yves Veillard ne s'efface pas dans une approche historique: « Il a fait appel aux services de sociologues, de chercheurs, de géographes, d'agronomes, d'ethnologues... » Reste le lieu à trouver. En 1977, le maire socialiste Edmond Hervé est élu. A ses côtés, Pierre-Yves Heurtin, nouvel adjoint à la Culture, entreprend l'inventaire des bâtiments municipaux. Il découvre la ferme de la Bintinais, la seule conservée dans ce secteur: « Une ferme noble révélatrice de ce qu'étaient ces grosses fermes autour de Rennes où évoluait une élite de fermiers ». La municipalité précédente avait en projet de l'abattre pour installer un nouveau cimetière. La nouvelle décide d'y installer l'écomusée.

Un parc agro-pastoral conservatoire

Nommé en 1986, avec une sensibilité agronomique, environnementale et naturaliste, Jean-Luc Maillard développe le volet agricole. « Une place importante était donnée à la présentation du cidre et des variétés locales de pommes ». La création d'un verger conservatoire des variétés locales du Pays de Rennes est décidée. En avril 1989, sont greffés les premiers pommiers. Aujourd'hui, une centaine de variétés fruitières, pommes mixtes, à couteau, poires et cerises, constitue cette collection génétique. Une nouvelle étape est franchie avec la décou-

1. Georges-Henri Rivière (1897-1985) réorganisa le musée d'ethnographie du Trocadéro à Paris, qui devint le Musée de l'Homme. De 1937 à 1967, il conçut et réalisa le Musée des arts et traditions populaires où il développa une muséographie révolutionnaire. Il participa également au développement du concept d'écomusée qui se répandit dans le monde à la fin des années 1960. Il joua un rôle essentiel dans la fondation du Conseil international des musées, dont il fut le premier directeur de 1948 à 1965.

2. Jean-Yves Veillard, ancien conservateur du musée de Bretagne (1967-2000), est l'auteur d'une thèse sur *Rennes au 19^e siècle: architectes, urbanisme et architecture* (Rennes, éditions de Thabor, 1978).

Le premier écomusée ouvre au Creusot en 1971.

A La Bintinais, les premiers pommiers sont greffés en 1989.

Le nouveau bâtiment d'accueil de l'écomusée. La nouvelle salle d'exposition de trouve à gauche de l'entrée. Crédit photo : S. Chalmeau



verte du dernier cheptel de la poule Coucou de Rennes, en 1989. L'écomusée accompagne la création de l'ANEVRB, Association nationale des éleveurs de volailles de races bretonnes, puis une décennie plus tard, l'Association de producteurs de la Coucou de Rennes. Un noyau d'éleveurs avec à leur tête Paul Renault, aviculteur à Louvigné-de-Bais, organise la production, la promotion, la distribution traditionnelle. « Les professionnels et les décideurs nous ont regardés différemment : le patrimoine pouvait déboucher sur de l'économie. »

Conscient de la fragilité de la biodiversité et à la suite de rencontres dans les parcs naturels régionaux, l'écomusée souhaite sensibiliser le public, en introduisant des animaux vivants dans la ferme. En 1994, ouvre le parc agro-pastoral. « Éleveurs, nous pouvons animer en coulisses des réseaux d'éleveurs fragilisés. Un établissement comme le nôtre peut diffuser l'information et aider à l'organisation de programmes de conservation. » L'écomusée s'impose très vite dans la conservation des moutons d'Ouessant, du cheval de trait breton, de la race





bovine Armoricaïne, de la chèvre des Fossés, du mouton Avranchin, de celui des Landes de Bretagne, de Belle-Île, du porc Blanc de l'Ouest et celui de Bayeux...

Constructions en terre : un rôle d'agitateur social

De même, ce rôle de passeur s'affirme dans les animations proposées. « Nous avons la légitimité. Les acteurs patrimoniaux nous attendaient ». Des partenariats se créent naturellement. Citons les premiers pommés³ périurbains avec La Bouèze⁴. Citons les premiers concours d'attelage du cheval breton, en Bretagne, avec les haras nationaux. Au bout de onze ans, le pari gagné, l'écomusée passait le relais. « À chaque fois, il s'agit soit d'une incitation en matière de savoir-faire, soit d'une incitation à comprendre. Par exemple, pour la tonte des moutons ou la récolte du miel, en dehors de l'attrait de l'animation, c'est moins le savoir-faire qu'on va mettre en avant que tout le processus de transformation. »

La force et l'originalité de l'écomusée rennais dans le paysage français est bien d'être ce lieu d'interprétation du patrimoine rural d'hier, ouvert sur des questions et des problématiques contemporaines. Les expositions participent largement à cette prise de conscience. Citons *Constructions de terre en Ille-et-Vilaine*, en 2001. « Ce travail a permis aux élus communautaires et aux acteurs locaux de comprendre l'intérêt patrimonial que pouvait jouer l'écomusée ». Et d'ajouter : « C'est notre rôle d'agitateur social ».

Quels enjeux aujourd'hui ?

L'ouverture récente du nouvel espace d'exposition permet de réinterroger les enjeux. « Avec notre nouvelle salle, nous pouvons développer de nouvelles manières de muséographier, avec de nouvelles technologies, le public s'habituant à d'autres formes de restitution. » Une demande légitime mais coûteuse en temps et en argent. « Nous devons adapter nos métiers avec des équipes qui ne sont pas en augmentation mais des publics qui sont plus exigeants en qualité. »

Dans cette revendication du tout novateur événementiel, n'est-ce pas aussi la proposition d'une exposition thématique par an qui est jugée insuffisante ? Mais nourrir une exposition demande du temps et des moyens humains, que ce soit en adaptant les travaux des

chercheurs ou en impulsant une dynamique de recherche. « Ce sont des contrats sur la durée qu'il faut pouvoir financer. Pour l'exposition sur l'architecture de terre, en 2001, nous avons eu la chance d'avoir pendant deux ans Philippe Bardel, objecteur de conscience. Une formidable opportunité qui nous a permis de faire l'inventaire du patrimoine en terre dans le Pays de Rennes ». Chacun se souvient aussi de l'exposition *L'arbre, la haie et les hommes*, en 2005, qui a permis de questionner l'histoire du bocage de Rennes, en croisant les problématiques environnementales, sociales et économiques. « Nous avons quitté ce terrain à regrets, car nous sentons bien tous les espoirs qu'on a fait naître. Sur ces thèmes, notre rôle est de passer le témoin à un autre acteur. Nous avons un rôle pédagogique, mais aussi un rôle de médiateur. »

Avec le temps, il faudrait relancer les dynamiques qui s'étiolent et « remettre le feu sous la marmite, car dans ces niches thématiques laissées en friche, l'écomusée est souvent le seul acteur ». La question reste entière : « Mais est-ce notre rôle ? Lorsqu'une exposition intéresse, des visiteurs nous demandent de la faire durer mais d'autres attendent sans cesse du nouveau ».

Agitateur toujours ?

Le paradoxe est là. « Il faudrait être toujours présent sur ces thématiques et en aborder de nouvelles. C'est la demande sociale et le mythe social. Nous devons être dans ce qui perdure et en même temps dans l'événementiel avec une programmation dense. » Il faut aussi pour l'écomusée, en tant que musée de société, rester en phase avec ses évolutions, à l'écoute des novations d'hier devenues patrimoine commun. En projet par exemple, un coup de rétro sur « le rock à Rennes ». « Sous un aspect patrimonial, nous pouvons appliquer notre regard sur ce monde du rock, les singularités ou les absences de singularité rennaises... pour rétablir quelques vérités et parler d'aspects

3. Chaque automne, dans la région de Fougères, on prépare le pommé, proche de la confiture, confectionné à chaud à partir de cidre nouveau et de pommes. Sa cuisson dure 24 heures pendant lesquelles il faut « ramaouer », tourner le long ribot de bois, dans le chaudron en cuivre, pour empêcher le sucre de coller.

4. La Bouèze, association loi 1901, s'est donnée la mission de recueillir, transmettre, faire vivre et faire connaître le patrimoine oral de Haute-Bretagne : musique, chant, danse, conte... Elle regroupe aujourd'hui une dizaine de salariés et plusieurs centaines d'adhérents. Le siège de l'association est situé à Rennes, à la Ferme des Gallets, 26, avenue Pierre Donzelot dans le quartier des Longchamps.

Pommé, concours d'attelages, miel, tonte des moutons, constructions en terre : l'écomusée a transmis les savoir-faire.

qui deviennent aujourd'hui du patrimoine local ! »

En attendant, fin 2011, une nouvelle exposition abordera de nouveau une thématique identitaire forte : le virage de l'agriculture des années 60-70, modèle agricole sur lequel nous vivons. « Nous voulons expliquer pourquoi ce modèle agricole a émergé, avec les difficultés que nous connaissons aujourd'hui. Alors que nous légitimons un discours productiviste, si on redéployait la même énergie avec le même front uni qu'on a eu dans l'Ouest, à cette époque, on aurait sur le terrain des traductions différentes que celles d'aujourd'hui. » Et là le travail reste entier : « Nous avons collecté peu d'objets et de témoignages sur cette décennie. À la conception de l'écomusée, cette période n'avait pas encore de dimension patrimoniale. Nos campagnes de recherche n'allaient pas au-delà des années 50. »

Conservatoire, l'écomusée doit continuer à collecter des objets contemporains. Et la problématique reste entière : qu'est-ce qui est significatif aujourd'hui pour un écomusée, alors que les objets sont manufacturés et standards ? De plus, les réserves représentent un coût, des choix réalistes s'imposent : « Si nous devons garder dix objets de l'agriculture par décennie ce sont lesquels ? ». Sans compter qu'il faut « faire parler ces objets en enregistrant des témoignages. Nous sommes astreints à enquête et recherche. »

Laboureur de fond

Et du côté du parc agro-pastoral, quoi de neuf ? Les équilibres restent fragiles. Rien n'est jamais acquis dans la conservation des races rustiques. C'est le cas par du porc Blanc de l'Ouest et celui de Bayeux, dont les cheptels sont de nouveau en baisse. En dehors des modes, insiste Jean-Luc Maillard, il faut pouvoir continuer à conserver ces collections vivantes. « Sur le créneau de la biodiversité, ce travail de longue haleine finit par payer même si ce ne sont pas des actions lumineuses, c'est un travail de laboureur de fond. » Une mission de service public et de « guetteur », en coulisses, qu'ignorent bien souvent les familles qui, le dimanche, viennent visiter les animaux de la Bintinais.

Quoi de neuf du côté animation ?

D'une part, phénomène de génération, les détenteurs de savoir-faire ruraux et artisanaux disparaissent. D'autre

part, l'écomusée joue pleinement son rôle de passeur : « Nous avons arrêté le pommé qu'on a fait pendant près de quinze ans, en formant des jeunes. Il est repris partout ». Aujourd'hui, l'écomusée envisage de se recentrer sur une transmission de savoir-faire techniques comme la greffe et les démonstrations liées aux métiers, celui de la laine par exemple... « Là, il y a toujours l'intérêt du public. » Et de souligner l'engouement pour les ateliers pratiques : « L'année dernière, nous avons reçu 8 000 visiteurs de plus⁵. Je l'attribue à l'exposition sur les graines avec des ateliers de pratique, mais aussi au chantier qui a attiré du monde. »

Acteur toujours, mais pas toujours sous les feux de la rampe car l'écomusée n'a pas de révélations fracassantes à faire. Le patrimoine constate Jean-Luc Maillard a moins le vent en poupe. Ce dernier note le rôle central des décideurs, des élus, des penseurs de l'aménagement du territoire, à l'époque de Georges-Henri Rivière.

Conscients des bouleversements de la société, ils étaient dans une dynamique de conservation du patrimoine. « Le patrimoine intéresse beaucoup moins qu'il y a trente ans, et je le dis sans nostalgie. Nous ne sommes plus au début des années Lang où il y avait une place pour le spectacle vivant et une place pour le patrimoine, au sens large du terme. Il est toujours un socle important pour les politiques, mais il n'est pas regardé comme porteur d'innovation. C'est comme si on disait : il faut le faire. C'est un peu le smic de la culture. » Et d'ajouter : « Je constate aussi que la presse locale présente plus de personnes spécialisées dans l'évènementiel que dans le patrimoine. Globalement on semble revenu à une idée que la mémoire, c'est hier et qu'il est temps de s'occuper d'aujourd'hui et de demain ».

Mais n'est-ce pas loin des feux de la rampe qu'on laboure le plus profond ? Sans tapage et dans la durée, l'écomusée a su donner force à un projet d'interprétation du patrimoine porteur de sens, prospectif et vivant. Il n'y a que les girouettes qui prennent le sens du vent !

Le site internet de la fédération des écomusées et des musées de société : <http://fems.asso.fr>

5. L'écomusée reçoit un peu plus de 40 000 visiteurs par an dont un petit tiers de scolaires.

Qu'est ce qui est significatif aujourd'hui, quand tout est manufacturé ?

« Le patrimoine intéresse beaucoup moins qu'il y a trente ans. Il n'est plus regardé comme porteur d'innovation ».





Mont-Saint-Michel Ambitions et passions autour d'un projet patrimonial

RÉSUMÉ > *Les travaux du « rétablissement du caractère maritime du Mont-Saint-Michel » visent-ils à restaurer ce site exceptionnel ou à le réinventer ? Il s'agit en fait de faire coïncider le Mont avec l'image attendue par le visiteur, qui est davantage une production sociale que la résurgence d'une image historique précise.*



TEXTE > **LIONEL PRIGENT**

Discorde et fronde sont les mots qui dominent en ce printemps 2010 dans les commentaires du projet de « rétablissement du caractère maritime » du Mont-Saint-Michel. La discorde a pour objet le dispositif des navettes qui doivent relier le site et les parkings à 2 km environ de la Porte de l'Avancée.

Le nouveau plan d'aménagement prévoit en effet de disposer l'arrêt des navettes à 900 m des stationnements automobiles. Les commerçants et hôteliers ont contesté cette modification auprès du maître d'ouvrage, le syndicat mixte de la Baie du Mont-Saint-Michel. Rarement un site touristique aura suscité autant de débats – et de temps – pour réaliser un projet d'aménagement qui doit améliorer son image et la qualité de son accueil. Le nouvel épisode vient s'ajouter à la longue liste des polémiques nées autour d'un site majeur du patrimoine mondial. Depuis près d'un siècle, on parle du retour à l'insularité de ce rocher monumental.

Un lieu exceptionnel envahi par une marée de cars et de voitures

Petit îlot au fond d'une baie majestueuse entre la Bretagne et la Normandie, qui fut lieu de foi, citadelle, prison, le Mont-Saint-Michel est aujourd'hui un temple du

Lionel Prigent est maître de conférences à l'Institut de géoarchitecture de l'université de Bretagne occidentale à Brest. Docteur en économie, il a spécialisé ses recherches dans l'intégration économique des territoires et des patrimoines naturels et culturels et ses conséquences en termes de politiques publiques.





Un environnement progressivement dégradé.

tourisme de masse (plus de trois millions de visiteurs chaque année, dont 1,2 million payants).

C'est d'abord un lieu exceptionnel... Son village ancien est protégé derrière d'épais remparts tandis que domine, dressée au sommet du rocher, la Merveille : une abbaye, architecture en équilibre, élevée sur trois étages. Autour, le paysage devient mer ou étendue de sable, au gré des marées dont l'amplitude est parmi les plus fortes du monde. Tout au moins, cette description est-elle l'image commune qu'ont su imposer de nombreux artistes comme Victor Hugo, auteur de ces quelques lignes : « À l'extérieur, le Mont-Saint-Michel apparaît (...) comme une chose sublime, une pyramide merveilleuse assise sur un rocher énorme façonné et sculpté par le Moyen Âge, et ce bloc monstrueux a pour base, tantôt un désert de sable comme Chéops, tantôt la mer comme Ténériffe » (Victor Hugo, lettre à Adèle, Coutances, 28 juin 1836).

La réalité est aujourd'hui bien différente. Les travaux de poldérisation de 2 000 hectares, entrepris à partir des années 1850 par la compagnie Mosselman, puis à la fin des années 1870 la construction d'une digue de roches, devenue voie routière, ont accéléré le phénomène naturel d'ensablement, favorisant l'apparition des grands champs d'herbus, qui font encore les pâtures des moutons de pré-salé. Les abords immédiats devant les remparts sont devenus un gigantesque parking, bâti en dur depuis 1966, et envahi par une marée d'autocars, d'automobiles, et de camping-cars au moment de la saison estivale.

Inscrit dès 1979 sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco, au titre conjoint de ses qualités culturelles et de ses qualités naturelles, le Mont-Saint-Michel voit ainsi son proche environnement progressivement dégradé, et comblé par les dépôts de sédiments marins. Selon les prévisions, les prés-salés devaient encercler l'îlot dans moins d'un demi-siècle. Seule une intervention humaine, à vaste échelle, était susceptible de ralentir, voire d'inverser le processus.

Comment protéger un site contre la nature qui l'a créé ?

Démarré dans les années 1960, le rétablissement du caractère maritime du mont-Saint-Michel est un projet complexe qui a vécu beaucoup de soubresauts, et dont les bases actuelles ont été établies à partir de 1995. Le programme conduit à édifier un nouveau barrage sur le

Couesnon, à supprimer la digue qui relie aujourd'hui l'îlot et le continent, et à la remplacer par une élégante passerelle dessinée par Dietmar Feichtinger¹. L'objectif est de rétablir la libre circulation de la mer tout autour du Mont, tout en assurant une liaison permanente pour les habitants et les visiteurs (à pied, ou en ayant recours aux navettes). Dans le même temps, les abords du Mont sont améliorés grâce à la suppression des zones de stationnement et des nombreux panneaux de signalisation. Hâtivement résumée, l'opération semblerait répondre à la question suivante : comment protéger un site exceptionnel contre la nature qui lui a pourtant donné naissance ?

Les travaux en cours sont le fruit de nombreuses recherches universitaires qui ont complété et accompagné les longs débats politiques et l'ensemble des études menées depuis maintenant cinquante ans sur le sujet. Maquettes et modélisations numériques² ont permis de comprendre les mécanismes de la circulation des eaux et des sédiments et d'envisager les scénarios d'action qui sont en voie de réalisation.

De vives discussions ont opposé les différentes parties que sont les représentants des collectivités, les habitants et les commerçants mais aussi les associations de protection de la nature. Car les intérêts défendus n'étaient pas nécessairement convergents. Pourtant, quelques idées constantes ont dominé l'ensemble des débats. Le vocabulaire utilisé pour défendre l'intervention publique emprunte au registre de la restauration : « rétablissement », « redonner au mont sa part de marée », « le Mont-Saint-Michel rendu à la mer »... Le site internet de la Baie du Mont-Saint-Michel trouve même des accents lyriques : « Redonner toute son âme à l'un des hauts lieux culturels et spirituels de l'humanité et rendre son mystère originel à l'un des plus beaux paysages du monde ».

Les hommes politiques nombreux, les auteurs d'ouvrages, les journalistes dans leurs articles de presse reprennent à l'envi le leitmotiv qui promet de tendre vers « l'authenticité » historique et actuelle d'un monument qui a pourtant connu plusieurs reconstructions. Au bilan, la « restauration », mise en exergue par tous les outils de communication utilisés, n'est sans doute pas la seule visée

1. Architecte autrichien, installé en France, auteur de nombreuses passerelles.

2. Les dernières études ont été menées en 1999 par la Sogreah qui a réalisé une maquette représentant les 42 km² de la baie pour mettre au point un modèle décrivant l'évolution du site, avec ou sans aménagement.

L'idée dominante est de restaurer, de rétablir...

du programme. Pour une part en effet, le projet proposé entre d'une manière diffuse dans le registre de la « réinvention ».

La réinvention permanente du Mont-Saint-Michel

Depuis presque deux siècles, le Mont-Saint-Michel a connu de multiples transformations. Lorsqu'il découvre le site en 1836, Victor Hugo entre dans une forteresse dévastée. L'abbaye est alors devenue une prison d'État qui accueille à l'occasion les prisonniers politiques. L'ensemble des salles (même l'église) sont transformées et utilisées par l'administration pénitentiaire pour des prisonniers et leurs gardiens.

À la fermeture de la prison, en 1863, les dégâts sont considérables. Le patient ouvrage des architectes des monuments historiques (Viollet-le-Duc, Petitgrand, Paul Gout...), à partir de la fin du 19^e siècle, a permis de présenter la Merveille telle que nous la connaissons aujourd'hui.

L'abbaye a été entièrement restaurée, en particulier l'église et le cloître. De nouvelles salles et chapelles sont découvertes au cours des fouilles et des opérations de restauration. Après de lourds travaux de déblaiement et de renforcement, elles sont progressivement ouvertes au public. Les remparts ont été réparés et renforcés et le village a adapté son habitat à la demande touristique : les enseignes des hôtels et des restaurants alternent avec celles des magasins de souvenirs. Mais la transformation la plus spectaculaire tient sans doute à la construction, en 1897, de la flèche de l'église abbatiale sur laquelle repose la statue de l'archange. Ce détail architectural correspond aux principes esthétiques de son époque. La flèche élancée vers le ciel a imposé, depuis, une silhouette indissociable de l'identité du Mont. L'édifice retrouvait sa vocation religieuse et son archange. Et les visiteurs accèdent à un ensemble qui est pour une large part inédit.

Les abords du Mont ont connu les mêmes évolutions. Pour faciliter les transports, la digue-route a été construite et mise en service dès 1879, permettant au train d'arriver presque jusqu'au pied des remparts. Depuis lors, les échanges avec le continent restaient possibles, même en période de marée haute.

Une manière de réparer les outrages du temps ?

Le projet actuel ne concerne plus directement l'îlot mais son environnement. Il est présenté comme une manière de réparer les outrages du temps, les dégâts causés par les pratiques anciennes et l'accélération d'une sédimentation naturelle. Rétablir le caractère maritime du Mont-Saint-Michel redonnerait aux visiteurs le spectacle, devenu trop rare, du rocher entouré alternativement d'eau et de sable. Mais s'agit-il de reconstituer un environnement naturel qui serait supposé le plus représentatif et le plus proche d'une Vérité incontestée ? Ou s'agit-il plutôt de présenter aux quelques trois millions de visiteurs annuels un paysage conforme à leur imagination et fidèle aux représentations véhiculées par les légendes, les cartes postales et les plaquettes de promotion ? Ou bien faut-il, comme certains participants à la consultation publique qui a précédé le projet, s'indigner d'un gaspillage financier qui aurait pour seule fin d'entretenir les marchands de la petite citadelle ?

À l'occasion d'une étude sur l'intérêt des visiteurs pour le site et pour le projet, j'ai questionné³ ces visiteurs sur la représentation qu'ils se faisaient du site. Interrogés au pied des remparts et au beau milieu des parkings, ils répondaient, pour deux tiers d'entre eux en reconstituant l'image attendue : le rocher, entouré d'eau et détaché du continent. Dans les mêmes proportions, se trouvait approuvée la proposition d'une participation financière pour mener à bien le projet. Plus tard, au moment de l'enquête publique, une large part des personnes qui ont participé a exprimé son enthousiasme.

Les autres contributeurs, moins nombreux, s'inquiétaient de l'évolution de leurs impôts ou demandaient si tout cet argent n'aurait pas trouvé un meilleur usage ailleurs (la lutte contre le cancer, la recherche...). Or, cette position mésestime la complexité des héritages et des intérêts en jeu, mais aussi la diversité des pratiques et des acteurs en présence : visiteurs, commerçants, habitants, experts ou politiques.

Le Mont est constamment réinventé : la digue date de 1879, la flèche de 1897.

L'image du Mont doit être conforme aux représentations des légendes, des cartes postales...

3. Lionel Prigent (2001), *Valeur d'usage et valeur de non-usage d'un patrimoine. Une application de la méthode d'évaluation contingente au Mont-Saint-Michel*. Thèse de doctorat de Science économique, Université de Bretagne Occidentale, Brest, 427 pages + 85 pages (annexes).





Une élégante passerelle dessinée par Dietmar Feichtinger, reliera le Mont à la terre ferme.



De la guerre de Cent ans aux romantiques et aux pèlerins

Le lien indissociable, entre le succès populaire du Mont-Saint-Michel et son décor singulier ne doit pas faire oublier que le paysage attendu par les visiteurs est davantage une production sociale que la résurgence d'une

hypothétique image historique et précisément datée.

Une multitude de représentations, aux sources et références diverses, se sont mêlées pour dessiner un paysage imaginaire. Et leur évocation trouve résonance à travers le monde : au Mont-Saint-Michel, se croisent des aspirations mystiques, historiques, politiques et culturelles.

Le rocher fut le théâtre de violents combats au cours de la guerre de Cent Ans et ces événements prennent encore l'allure d'une épopée dans les livres de vulgarisation. La Merveille est également un livre d'histoire de l'architecture qui traite à la fois des formes, des techniques et des représentations des institutions et des ordres sociaux. Enfin, les auteurs romantiques venus en nombre sur les grèves montoises ont transmis la mémoire d'un lieu terrible et fascinant, qui ne pouvait s'atteindre qu'au prix d'un long et périlleux effort. Quel meilleur témoignage donner des processions de pèlerins qui ont fait la prospérité de l'abbaye ? L'évocation de ces pèlerins sert encore aujourd'hui pour motiver certains choix d'aménagement.

Cependant, il existe une contradiction latente entre l'ambition affichée d'un site plus naturel et la nécessité de produire une scène conforme à l'imaginaire des touristes. Les différentes transformations du Mont et de son environnement rendent peu crédible le souci de figer ce lieu dans une époque particulière. Le caractère maritime du site, contre lequel plusieurs générations d'ingénieurs et de propriétaires terriens ont lutté jusqu'au début du 20^e siècle, fait aujourd'hui partie des croyances établies et des caractéristiques attractives. La nature qui est recherchée n'est pas celle qui laissait divaguer les rivières au fond de la baie et noyait des terres agricoles. Le Couesnon n'a plus ses accès de folie. Endigué, canalisé, il lui faut aujourd'hui un barrage sophistiqué pour reproduire le courant d'eau capable de chasser les sédiments de la baie. Bien que contesté, le mot de Viollet-le-Duc semble donc plus que jamais d'actualité : « Restaurer, c'est rétablir dans un état complet, qui peut n'avoir jamais existé ».

Le produit d'appel du tourisme français

Le dialogue entre restauration et réinvention, mais aussi entre développement touristique et préservation conduit donc à esquisser un bilan prospectif du programme de requalification des abords du Mont. À une échelle locale, sont attendus des bénéfices touristiques réels, non seulement pour les commerçants, restaurateurs, marchands de souvenirs et hôteliers du Mont et des communes environnantes, mais aussi pour les collectivités locales qui ont apporté leurs soutiens financiers.

Cependant, une approche purement comptable nég-

lige d'autres logiques : le Mont-Saint-Michel est aussi la première destination touristique française en dehors de Paris. La plupart des voyageurs internationaux proposent la visite montoise dans leur catalogue. L'îlot génère des richesses directes mais il est surtout un « produit d'appel » et un symbole réputé dans un secteur économique de plus en plus concurrentiel. Accompagné par la construction de nouvelles infrastructures routières et ferroviaires, le nouvel investissement délivre à tous les touristes, mais aussi à tous les professionnels de l'activité, le message d'une préoccupation patrimoniale élevée au rang de priorité nationale. Alors que le tourisme est devenu pour la France une des toutes premières activités exportatrices, il importe donc de maintenir son attractivité et de communiquer sur les efforts menés pour conserver et même améliorer la qualité d'un patrimoine élevé au rang d'universel. Le projet de requalification du Mont-Saint-Michel ne peut donc être perçu en dehors de ce contexte plus large.

À la différence d'autres industries, le tourisme s'appuie sur un capital difficile à exporter. C'est pourquoi il fait l'objet, en France, d'une attention particulière de l'État, des collectivités territoriales et des entrepreneurs privés. En raison même de l'agrégation de tous les effets économiques induits, la dépense publique abonde l'investissement privé pour donner un signal qui conforte l'idée d'une « authenticité retrouvée ».

Mais il ne s'agit pas de produire, *ex nihilo*, une image inédite destinée à attirer les touristes. Au contraire, le paysage doit être conforme à leurs représentations du site afin qu'ils n'en repartent pas déçus. Le patrimoine est mis en scène pour répondre à l'attente. La question devient alors celle de la limite.

« Jusqu'où fait-on un compromis dans le regard de l'autre pour se représenter soi-même ? »⁴

Dans ce contexte, il n'est plus surprenant d'observer une aspiration commune à faire converger la réalité et l'imaginaire partagé. Sans doute le dernier mot revient-il à Jean Cocteau qui écrivait : « L'histoire est du vrai qui se déforme, la légende du faux qui s'incarne ». Au Mont-Saint-Michel, l'histoire a rendez-vous avec la légende. Mais la rencontre est-elle possible ?

4. La question est empruntée à Luc Noppen, professeur à l'Uqam, (université du Québec à Montréal), titulaire de la chaire de recherche du Canada sur le patrimoine urbain et spécialiste des politiques patrimoniales.

Le caractère maritime du Mont fait partie des croyances établies.

« La légende est du faux qui s'incarne ».





Jean Blaise : « Faire de Nantes, chaque jour une capitale européenne de la culture »

CONTEXTE > *Il a inventé Les Allumées, le Lieu Unique et Estuaire. Jean Blaise va désormais diriger à Nantes une nouvelle structure en charge à la fois du tourisme, de la culture et du patrimoine. S'agit-il d'une astucieuse mise en cohérence ou bien d'un insupportable mélange des genres ?*



PROPOS RECUEILLIS PAR > **THIERRY GUIDET**

Thierry Guidet
est le directeur de
Place Publique Nantes.

PLACE PUBLIQUE > Comprenez-vous que cette nomination puisse surprendre voire inquiéter ? Le tourisme culturel, ça existe, mais cela ne représente qu'une faible part du tourisme. Quant à la culture, elle est loin de se réduire au tourisme...

JEAN BLAISE > Quand vous allez faire du tourisme dans une ville, c'est parce qu'elle est atypique. Il peut s'agir de villes hors du commun comme Venise ou Paris, dotées d'une architecture remarquable, mais aussi de villes où l'on s'amuse, qui fourmillent d'initiatives en tout genre. Au fond, c'est toujours la culture qu'on recherche dans une ville, la culture au sens large : l'histoire, l'architecture, l'art... Qui peut nier que le tourisme culturel ait un très grand avenir ?

PLACE PUBLIQUE > N'empêche que la plupart des touristes sont d'abord attirés par les plages, le soleil, des sites naturels remarquables...

JEAN BLAISE > Précisément, les touristes de La Baule, nous les attirerons aussi à Nantes.

PLACE PUBLIQUE > Avec quels atouts ?

JEAN BLAISE > Projetons-nous en 2013. À Nantes, nous aurons un nouveau musée des Beaux-Arts, le Château, le Lieu unique¹, un parcours d'art public étonnant qui se sera enrichi au Bouffay² et à la Petite-Hollande³ de nouvelles œuvres léguées par la prochaine édition d'Estuaire⁴, des monuments remarquables comme le Passage Pommeraye⁵, le Mémorial de la Traite, les Machines⁶... Ajoutons-y les architectures nouvelles de l'Île de Nantes comme le Palais de Justice de Jean Nouvel, la Fabrique⁷, l'immeuble Coupechoux⁸... Bref, l'atout de Nantes sera son offre culturelle, considérable par rapport à d'autres villes de la même taille.

PLACE PUBLIQUE > Ce sera suffisant ?

JEAN BLAISE > Nous n'aurons pas un musée Guggenheim comme à Bilbao ou un Centre Pompidou bis comme à Metz. Ce n'est pas le choix qui a été fait. Plutôt qu'un monument, c'est un parcours que nous allons offrir, un ensemble de propositions multiples qu'il s'agit de coordonner. Et c'est cet ensemble qui fera figure de monument. Nantes n'offre pas l'évidence de Bordeaux, de Marseille, de Lyon ou du centre de Lille. C'est une ville qui a quand même été légèrement déformée par les bombardements et les comblements de la Loire ! Elle n'est pas immédiatement séduisante. Elle est, comment dire, diluée. Eh bien, faisons de cette dilution une qualité. Montrons que Nantes est une ville aérienne, habitée de lumières, qu'il faut parcourir pour y découvrir plein de choses remarquables. Mettons en valeur son ambiance, son climat, sa poésie.

PLACE PUBLIQUE > Connaissez-vous d'autres exemples de professionnels de la culture qui se changent en professionnels du tourisme ?

JEAN BLAISE > Mais je reste un professionnel de la culture ! Simplement, le tourisme culturel, c'est une des manières de mettre la culture à la portée de tous, mon obsession de toujours. Je ne sais pas comment vont s'y prendre les autres grandes villes de France, à quelles compétences vont-elles faire appel. Mais ce que je sais, c'est que les métropoles françaises sont toutes en compétition dans ce secteur d'activité.

PLACE PUBLIQUE > Oui, mais une ville est d'abord faite



pour ses habitants. Et toutes les statistiques le montrent : le tourisme à Nantes est d'abord un tourisme de proximité.

JEAN BLAISE > C'est vrai, une ville ne peut pas être compétitive si elle n'est pas d'abord une ville où ses habitants aiment vivre. Moi, j'ai toujours travaillé du proche au lointain. Les Allumées, c'était d'abord fait pour les Nantais. Estuaire aussi : cette invitation à la promenade le

1. L'ancienne biscuiterie LU (Lefèvre-Utile) de Nantes, rénovée et transformée par l'architecte Patrick Bouchain est devenue le Lieu Unique, scène nationale et lieu de spectacles et de convivialité présidé par Jean Blaise.

2. Quartier historique du centre de Nantes, en grande partie piétonnier.

3. Partie comblée de l'un des bras de la Loire, entre le quai de la Fosse et l'île Gloriette. Aujourd'hui siège, le samedi, d'un marché très animé.

4. Estuaire est une exposition d'art contemporain qui se déroule tous les deux ans, en été, à Nantes et dans l'estuaire de la Loire. Cette manifestation est controversée en raison de son coût (7,5 millions d'euros, dont 2 millions venant de financements privés pour la première édition, en 2007), du caractère des œuvres présentées, et de la difficulté de mesurer l'intérêt du public.

5. Passage couvert offrant un escalier monumental desservant des commerces installés en mezzanine, construit au milieu du 19^e siècle par Louis Pommeraye et Charles Guillou pour mener de la rue Crébillon à la rue de la Fosse. Monument historique depuis 1976.

6. La nef des anciens chantiers navals abrite sur l'île de Nantes l'atelier de construction des machines extraordinaires (L'éléphant, Les Mondes marins, L'Arbre aux hérons...). François Delarozière et Pierre Oréface sont les animateurs de cette expérience de renouvellement du théâtre urbain inspiré de Jules Verne et de Royal de Luxe.

7. Pôle des musiques actuelles, implanté sur l'île de Nantes.

8. Immeuble du groupe Coupechoux (architecture d'intérieur et design), recouvert de lames d'aluminium.





long d'un fleuve dont les habitants avaient été dépossédés. Je ne connais pas d'autre biennale d'art contemporain accueillant ainsi des œuvres in situ. Elles poussent sur un territoire, elles racontent son histoire. Elles sont là, et nulle part ailleurs. C'est pourquoi la population s'en empare. Ce qui ne nous a pas empêchés de faire appel à des artistes connus dans le monde entier parce qu'ils répondaient le mieux aux questions que nous leur posions. Alors voilà, à la fin de la prochaine édition d'Estuaire, de Nantes à Saint-Nazaire, nous posséderons une collection de vingt-deux œuvres dont les créateurs parlent au monde entier. Nous pourrions dès lors espérer attirer les touristes du monde entier, du moins ceux qui s'intéressent à l'art.

PLACE PUBLIQUE > N'empêche qu'Estuaire a, jusque-là, attiré surtout les gens d'ici.

JEAN BLAISE > Du Grand Ouest, c'est vrai. Même si un tiers des visiteurs de 2009 étaient extérieurs à la région des Pays de la Loire et qu'une quantité non négligeable d'entre eux venaient de Paris. Nous avons l'ambition d'élargir cette population en faisant un gros travail de communication à Paris et dans les pays européens reliés directement à Nantes par l'avion.

PLACE PUBLIQUE > Vous parlez beaucoup d'Estuaire... Mais enfin l'attractivité touristique de Nantes ne se limite pas à cela !

JEAN BLAISE > Je parle d'Estuaire parce que cela nous a permis d'expérimenter l'idée de parcours, cette envie de se balader, de découvrir, d'aller vers... Pour cela, il faut savoir conjuguer une envie et une promesse. Mais c'est l'ensemble de la métropole Nantes/Saint-Nazaire et de son littoral que nous avons à faire valoir. Autour de Nantes peuvent s'organiser quatre parcours. L'un, le plus connu aujourd'hui, consiste justement à descendre ou à remonter l'estuaire. L'autre concerne l'Erdre puis le canal de Nantes à Brest. Le troisième, c'est la Loire en amont, encore bien mal exploitée. Et puis au Sud, une route du vin qui conduit à Clisson et pour laquelle il reste beaucoup à faire aussi.

PLACE PUBLIQUE > Des initiatives communes avec Rennes ?

JEAN BLAISE > Pourquoi pas ? Mais je n'y ai pas encore réfléchi.

PLACE PUBLIQUE > Diriez-vous que vous êtes un metteur en scène de la ville ?

JEAN BLAISE > Oh, je ne suis pas le seul ! Il y en a beaucoup d'autres... Mais je conçois en effet mon rôle comme une mise en valeur, une révélation de la ville. Il s'agit de recommencer Estuaire et Les Allumées, mais à une autre échelle. Je crois que c'est cela que Jean-Marc Ayrault avait en tête quand il m'a proposé ce poste. C'est un tourisme d'intelligence que nous allons développer. En venant à Nantes, vous serez comme dans un film, vous allez découvrir des images, et ça commencera dès la gare, quand elle aura une autre allure qu'aujourd'hui...

PLACE PUBLIQUE > Mais le tourisme, c'est autre chose que des images ! C'est aussi des chambres d'hôtel, des emplacements de camping, toute une industrie plutôt prosaïque... Êtes-vous prêt à faire face à cet aspect des choses ?

JEAN BLAISE > Ça ne me fait pas peur. Vous savez, dans le domaine de l'action culturelle et du spectacle, c'est pareil, il faut savoir mettre les mains dans le cambouis. Nous avons la chance de posséder un office du tourisme qui fonctionne très bien au plan commercial. Un tel savoir-faire n'existe pas dans toutes les villes. Seulement, il faut mettre ce savoir-faire au service d'un projet.

PLACE PUBLIQUE > L'ancien directeur de l'office du tourisme, Jean-Marc Devanne, classe d'ores et déjà Nantes parmi les cinq premières villes de France au plan touristique, devant Bordeaux par exemple... Cela ne va pas si mal...

JEAN BLAISE > Mais oui, les choses vont bien ! La mise en tourisme de la ville – une expression que je n'aime pas trop – ne date pas de 2007, de la réouverture du Château et d'Estuaire. Même si, depuis, les chiffres que j'ai vus témoignent d'une progression intéressante. Il y avait déjà des événements comme La Folle Journée ou comme les parades de Royal de Luxe, même s'ils concernent d'abord la population locale.

PLACE PUBLIQUE > Est-ce vous désormais qui allez décider du sujet des expositions organisées au château en fonction des flux touristiques qu'elles pourraient susciter ?

JEAN BLAISE > Bien sûr que non ! Le château est dirigé par une conservatrice qui fait son travail. Je ne vais pas me couvrir de ridicule en lui disant ce qu'elle doit faire. Je ne

Autour du château des Ducs de Bretagne, les fossés reconvertis en pelouse.

vais pas non plus apprendre leur métier à Pierre Oréfiçe et François Delarozière qui dirigent les Machines. Bref, ce n'est pas moi qui vais décider des contenus. Mon travail, encore une fois, c'est de créer un ensemble, de mettre en place une coordination – harmoniser par exemple les tarifs ou les jours d'ouverture. Mon travail, c'est aussi de communiquer, et cela à la tête d'une équipe de près de 200 personnes. Animer une équipe, ça, je crois que je sais faire. En d'autres termes, je suis là pour faire valoir le travail des professionnels.

PLACE PUBLIQUE > Votre calendrier?

JEAN BLAISE > Je me donne un peu de temps puisqu'il faudra attendre janvier 2011 pour que je prenne complètement la tête de la nouvelle structure que nous sommes en train de créer. Mon premier objectif, c'est Estuaire, à l'été 2011, Estuaire que je continue à diriger. Second objectif: une grande campagne de communication en 2012 dans l'Ouest et en Région parisienne. Troisième objectif: 2013 avec la réouverture du musée des Beaux-Arts. Là, on devra vraiment sentir la cohérence et la richesse de l'offre touristique nantaise.

PLACE PUBLIQUE > À quelle aune mesurera-t-on votre succès?

JEAN BLAISE > Nous aurons réussi si Nantes devient une capitale européenne de la culture. Pas une fois en passant, mais tous les ans, tous les jours!

Sur ce sujet, lire le dossier du n°10 de *Place publique Nantes/Saint-Nazaire*, « Comment on fabrique une métropole touristique » juillet-août 2008.

